

SOMMAIRE

Avant-propos.

Une année maximaliste (ALINA PURCARU) / **2**

Gabriela Adameșteanu / **3**

Simona Antonescu / **8**

Remus Boldea / **14**

Ramona Boldizar / **19**

Lavinia Braniște / **24**

Mircea Cărtărescu / **29**

Cătălin Ceaușoglu / **35**

Florin Chirculescu / **41**

Alina Cobzac / **46**

Augustin Cupșa / **51**

Paula Erizanu / **56**

Andrei Gogu / **61**

Andreea Ionescu-Berechet / **66**

Dan Lungu / **71**

Ion Manolescu / **76**

Daniela Rațiu / **81**

Ligia Ruscu / **86**

Tatiana Țîbuleac / **91**

Radu Vancu / **96**

Vlad Zografi / **101**

TPS & Publishing Romania / **106**



AVANT-PROPOS

Une année maximaliste

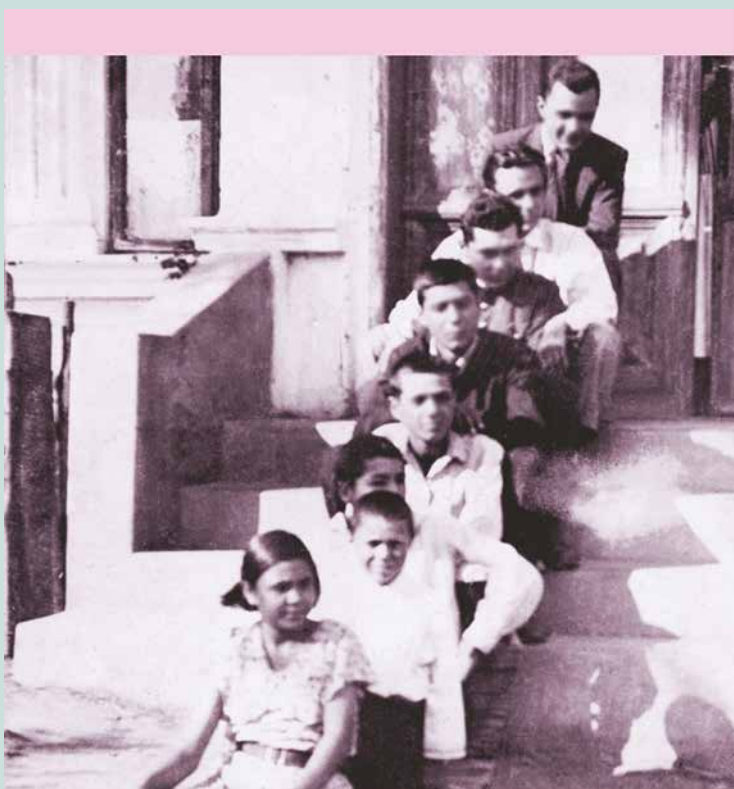
Une année maximaliste, c'est ainsi que je qualifierais l'année littéraire 2025. D'une part, nous avons une abondance de titres, malgré les crises qui minent la vie du livre ici aussi, et d'autre part, des propositions de romans massifs, ambitieux, qui veulent couvrir tous les niveaux de la réalité et, enfin et surtout, des parutions-événements, dans le domaine de la fiction et des mémoires, signées par de grands noms de la littérature roumaine. Du roman mastodonte de Ion Manolescu, qui revient sur le devant de la scène 19 ans après son dernier roman publié, *Derapaj* [*Déravage*] (2006), aux mémoires de Gabriela Adameşteanu, *Meserii nerecomandate femeilor* [*Métiers déconseillés aux femmes*], l'un des titres les plus attendus, en passant par le nouveau volume de journaux intimes publié par Mircea Cărtărescu, *Şapte ani strainii* [*Sept années étranges*], auteur qui conserve la cadence de sept ans entre la publication des journaux, 2025 a proposé des titres qui resteront des jalons incontournables dans l'histoire littéraire. Parce que le domaine de la fiction, mais aussi celui des mémoires, de la docufiction et des journaux intimes ont connu cette année de vrais sommets, avec des livres qui dépassent l'enjeu local, la sélection pour ce catalogue ne pouvait se limiter à la fiction. D'autant plus que ces livres, qui relèvent d'une littérature hybride, mêlant fiction et documentaire, histoire et mémoire personnelle, effaçant les frontières rigides entre les genres, sont l'œuvre d'écrivains qui ont marqué la littérature roumaine de leur empreinte.

La sélection de ce catalogue a suivi plusieurs critères croisés, l'objectif final étant de refléter honnêtement, au-delà des omissions inévitables et des goûts personnels, l'offre de prose de l'année 2025, la diversité des orientations, des voix et des styles. Il était important d'inclure les livres d'auteurs consacrés et traduits, tels que Radu Vancu ou Tatiana Țibuleac, mais aussi ceux de débutants talentueux, avec des propositions audacieuses et un style clairement défini (Andrei Gogu ou Andreea Ionescu-Berechet, par exemple). Il était important que la prose courte trouve sa place ici aussi, en accord avec la tendance ascendante qu'elle connaît ces derniers temps, que les auteurs et autrices soient représentés à égalité, en fonction de leur présence sur la scène littéraire et de la valeur de leur écriture, et enfin, qu'il y ait des propositions provenant de domaines aussi variés que possible de la prose actuelle. C'est ainsi que le roman *fantasy* et le roman historique côtoient des propositions qui explorent un présent en crise profonde, comme *Camping* de Lavinia Branişte, un livre brillant, dans son austérité, sur les traumatismes de la migration. L'équilibre a été le desideratum implicite qui a guidé toute la sélection.

Ce catalogue souhaite mettre en évidence les directions aussi diverses que fructueuses de la prose locale, qu'il s'agisse de fiction, de docufiction ou de mémoires, afin de réunir des âges de création, des visions du monde et des enjeux d'écriture différents et précieux. On y trouve aussi bien les domaines établis de notre littérature que les orientations futures, ainsi que diverses références au présent et au passé, y compris littéraire. C'est un terrain riche, plein de surprises, et la sélection présentée ici n'est qu'une invitation à l'explorer en toute confiance.

 ALINA PURCARU

GABRIELA ADAMEȘTEANU



Gabriela
Adameșteanu

MESERII NERECOMANDATE
FEMEILOR

POLIROM

GABRIELA ADAMEȘTEANU,
MESERII NERECOMANDATE FEMEILOR
[MÉTIERS DÉCONSEILLÉS AUX FEMMES],
MÉMOIRES

ÉDITIONS POLIROM, 2025, 420 P.
ISBN: 9786303442181

GABRIELA ADAMEȘTEANU (née en 1942 à Târgu Ocna) est une figure emblématique de la prose roumaine, un modèle d'intellectuelle accomplie, pour qui l'engagement civique et la création d'espaces de débat d'idées important autant que l'écriture elle-même. Elle est née dans une famille d'intellectuels et, après avoir obtenu son diplôme de la Faculté de langue et de littérature roumaines de l'Université de Bucarest en 1965, elle a été rédactrice chez Editura Enciclopedică (1965-1984) et lectrice chez Cartea Românească (1985-1989). Elle a dirigé la revue 22 du Groupe pour le dialogue social (1991-2005), puis son supplément littéraire, *Bucureștiul Cultural* (2005-2013).

Elle a écrit des recueils de nouvelles – *Dăruiește-ți o zi de vacanță* [*Gare de l'Est*] (Cartea Românească, 1979) et *Vară-primăvară* [*Été-printemps*] (Cartea Românească, 1989) ; des romans – *Drumul egal al fiecărei zile* [*Vienne le jour*] (Cartea Românească, 1975), *Dimineață pierdută* [*Une matinée perdue*] (Cartea Românească, 1984), *Întâlnirea* [*La Rencontre*] (Polirom, 2003), *Provizorat* [*Situation provisoire*] (Polirom, 2010), *Fontana di Trevi* [*La fontaine de Trevi*] (Polirom, 2018) et *Voci la distanță* [*Voix à distance*] (Polirom, 2022), tous réédités à plusieurs reprises ; des mémoires – *Anii romantici* [*Les Années romantiques*] (Polirom, 2014) et *Meserii nerecomandate femeilor* [*Métiers déconseillés aux femmes*] (Polirom, 2025) ainsi que des recueils d'articles journalistiques : *Obsesia politicii* [*Cette obsession, la politique*] (interviews, Clavis, 1995), *Cele două Românii* [*Les deux Roumanie*] (Editura Institutului European, 2000) ou *Crescând între doi nostalgici* [*Grandissant entre deux nostalgiques*] (Éditions Nona & Crigarux, 2023). Tous ses écrits sont publiés et réédités dans la série qui lui est consacrée aux éditions Polirom.

Elle a reçu le prix Hellman-Hammett pour son courage dans le domaine du journalisme, décerné par Human Rights Watch (2002), et l'insigne de Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres (2013). Elle a été vice-présidente (2000-2004) et présidente (2004-2006) du Centre PEN roumain. Ses livres, récompensés par de nombreux prix, ont été publiés en traduction par des maisons d'édition étrangères prestigieuses (Gallimard, Acantilado, Penguin Random House, Aufbau, etc.) dans 18 pays et ont reçu des critiques élogieuses dans de grands journaux internationaux (*Le Monde*, *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, *El País*, etc.). ■

Synopsis

Meserii nerecomandate femeilor [Métiers déconseillés aux femmes] est un volume de mémoires qui retrace le parcours formateur et les combats personnels d'une intellectuelle de renom, tout en évoquant, en filigrane, l'ensemble de la société roumaine et les transformations qui l'ont marquée jusqu'à aujourd'hui. Née dans une famille d'intellectuels, avec des oncles qui ont marqué l'histoire dans leurs domaines respectifs – Ion Adameşteanu a été le fondateur de l'école roumaine de pathologie médicale vétérinaire, Dinu Adameşteanu est un archéologue italien de renom, et Cornel Adameşteanu, un chirurgien prestigieux –, Gabriela Adameşteanu retrace le parcours de son propre développement intellectuel, dans un climat exigeant, marqué par les préjugés et très souvent hostile aux femmes. En analysant son propre parcours, les moments, les contextes et les lectures qui l'ont formée, Gabriela Adameşteanu écrit sur tout un monde : les institutions littéraires et culturelles et leur vie sous le communisme et pendant les années de transition, les relations avec d'autres noms du paysage littéraire, culturel et politique local, les moments charnières et les décisions qui ont façonné sa vie et son écriture. Le livre se lit avec passion, comme le documentaire d'un devenir littéraire, mais aussi politique, avec juste ce qu'il faut d'anecdotes, de notes extimes, y compris des commentaires sur la vie nue, en particulier pendant les années du communisme, sur le statut de l'écrivaine, la nature de l'écriture en relation avec le genre ou les conditions dans lesquelles la valeur de l'écriture d'une femme a été définie et négociée. *Meserii nerecomandate femeilor [Métiers déconseillés aux femmes]* est à la fois une histoire personnelle et récupération d'un passé plus large, qui nous concerne tous. ■

Extrait

Non, ça ne sert à rien de te rendre malade en imaginant des vies parallèles possibles (un procédé narratif déjà utilisé avant et après Paul Auster avec son 4321). Aucune religion ne te donne la chance de recommencer, dans le même corps, rajeuni. Il ne te reste plus qu'à accepter le bon côté de ce que tu as vécu et à ne pas empoisonner tes derniers pas avec des remords destructeurs, des désirs inutiles, des envies cuisantes et des vengeances de dernière minute. Mais combien d'entre nous correspondent à l'image faussement rassurante de grands-parents doux, indulgents et sages ?

Tu vois maintenant ce qui n'allait pas dans la façon dont tu as mené ta vie. Mais tu ne peux plus savoir si cela aurait été mieux autrement. Tu es (aussi) tes expériences et tes actes, peut-être contradictoires, mais unifiés par des lignes imprévues. Tout changement différent t'aurait conduit ailleurs. Et, curieusement, cela ne t'intéresse pas vraiment.

Et ce n'est pas un livre de bilan, même s'il fait davantage référence à mes expériences qu'à celles des autres. J'essaie simplement de montrer comment j'en suis venue à assumer le métier d'écrivain, sans le vouloir, même s'il semble que c'était le seul qui me convenait. Mais, comme la plupart de mes livres, celui-ci m'a « échappé » encore, débordant du cadre initialement prévu. *Métiers déconseillés aux femmes* est également devenu un livre sur mes parents, sur la mémoire méconnue du monde disparu dans lequel ils ont vécu.

Au moment où j'avais déjà écrit plusieurs fragments de ce livre, je me suis risquée à lui donner un titre : *Métiers déconseillés aux femmes*. Mais, un jour, en rangeant ma bibliothèque, j'ai trouvé le thriller de P. D. James, publié en 1972, *An Unsuitable Job for a Woman*. Entre-temps, cependant, *Métiers déconseillés aux femmes* était devenu mon titre et je l'ai conservé.

Ce n'est ni un titre féministe, ni un titre antiféministe. Il est simplement ambigu, à l'image des expériences qui m'ont enrichie, m'ont blessée, que j'ai évité de me remémorer, tout comme j'évitais de lire les articles malveillants. Ce n'est pas non plus un guide de vie, un recueil de conseils pour les femmes qui veulent faire de la littérature ou diriger des institutions médiatiques dans un monde totalement différent (je n'exclus toutefois pas la possibilité qu'elles répètent certaines de mes expériences, les technologies changent rapidement, les gens, beaucoup moins). Si j'ai parfois repris des situations et des personnages qui apparaissent également dans *Les Années romantiques* (car tout au long de ce livre, je me suis laissée porter par ma mémoire involontaire), je me suis efforcée d'apporter d'autres informations ou une perspective différente.

Je ne m'attarderai pas sur les dommages collatéraux que m'ont causés mes deux métiers – celui de rédactrice en chef de magazine et celui d'écrivain : relations proches rompues, déceptions personnelles, stress lié à l'exposition publique. Peut-être une autre fois.



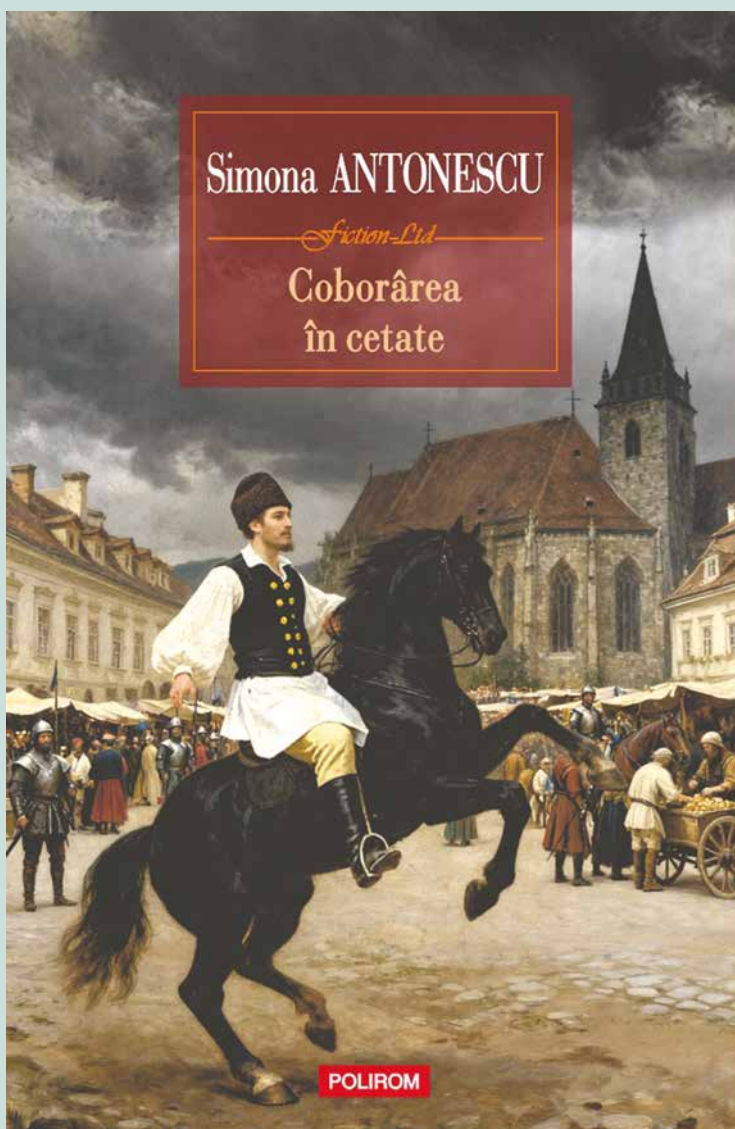
La toxicité de la presse est bien connue, mais la littérature (de l'« espionnage » envers soi-même, comme l'a dit Amos Oz) a aussi la sienne. Elle vous crée une double personnalité, à moins que vous ne soyez né avec. C'est peut-être pour cela que j'ai essayé de l'éviter ? Quoi qu'il en soit, j'essaie de raconter, en toute sincérité, à quel point j'ai eu du mal à assumer le métier d'écrivain.

Mais jusqu'où un écrivain peut-il être sincère ? Dans la mesure de mes moyens, je me suis efforcée de ne pas littériser mes souvenirs, car la fictionnalisation dans les mémoires peut provoquer des désastres. Il m'est arrivé de ne pas me reconnaître dans les mémoires de certains confrères et consœurs ; malheureusement, cela ne peut pas être réparé. Ce qui est certain, c'est que nous voyons autre chose que ne voit celui qui se trouve à côté de nous et que nous n'entendons qu'une partie de ce qui nous est dit : nous déduisons le reste à partir de nos propres suppositions. ■





SIMONA ANTONESCU



SIMONA ANTONESCU,
COBORÂREA ÎN CETATE
[LA DESCENTE DANS LA CITADELLE],
ROMAN HISTORIQUE

ÉDITIONS POLIROM, 2025, 288 P.
ISBN: 9786303443058

SIMONA ANTONESCU (née en 1969 à Galați) est une romancière maintes fois récompensée, qui remporte un grand succès auprès du public et de la critique, avec notamment des romans d'inspiration historique, minutieusement documentés. Elle a fait ses débuts en 2015 avec *Fotograful Curții Regale* [*Le photographe de la cour royale*], roman qui a reçu le Prix du premier roman de l'Union des écrivains de Roumanie et qui a été finaliste au Festival du Premier Roman de Chambéry. Elle a poursuivi avec les romans *Darul lui Serafim* [*Le don de Serafim*] (2016, 2020), *Hanul lui Manuc* [*L'auberge de Manuc*] (2017, 2018), *Ultima cruciadă* [*La dernière croisade*] (2019), *În umbra ei* [*Dans son ombre*] (2021, 2024) et *Chiajna din Casa Mușatinilor* [*Chiajna dans la maison des Mușat*] (2023), qui a remporté de nombreux prix, dont le Prix national de prose du journal *Ziarul de Iași* en 2024, le Prix Radio România Cultural, catégorie Prose, et le Prix du livre de l'année 2024 décerné par la filiale de Brașov de l'Union des écrivains de Roumanie. Tous ses livres ont été publiés aux éditions Polirom, où elle publie également une série dédiée aux enfants, « Istoria povestită copiilor » [« L'histoire racontée aux enfants »], qui en est à son quatrième volume. ■

Synopsis

Dans ce roman historique, le personnage central est collectif : un groupe de soldats issus d'une longue tradition militaire, les jeunes gens du quartier Șchei de Brașov, sont surpris à un moment historique crucial, celui où Michel le Brave a franchi les montagnes, conquis les trônes de Transylvanie et de Moldavie, devenant, en 1600, le premier souverain à diriger, même si pour une courte période, les trois provinces valaques : la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie. L'action se déroule dans le contexte de la Longue Guerre (1593-1606), un affrontement entre la monarchie des Habsbourg, soutenue par la Sainte Ligue, et l'Empire ottoman, conflit dans lequel ont été entraînées ces trois principautés qui forment aujourd'hui la Roumanie. Dans ce contexte, la Transylvanie, la Moldavie et la Valachie se sont souvent vu imposer des souverains asservis à l'Empire ottoman. L'action de Mihai Viteazul visait à rallier la Moldavie et la Transylvanie à la Sainte Ligue et à éloigner les souverains fidèles à la Sublime Porte. Le roman, dans lequel Michel le Brave apparaît comme personnage, se concentre cependant sur des protagonistes mineurs, les jeunes soldats du quartier Șchei de Brașov, sur leurs vies et leurs histoires, dans une période instable et dans un cadre délimité par des mentalités et des coutumes tout à fait spécifiques à cette communauté. Ces jeunes gens sont organisés en troupes de cavaliers, selon des modèles militaires anciens, et Michel le Brave les a rencontrés lorsqu'il traversait les montagnes, cet épisode constituant l'un des moments significatifs reconstitués dans le roman. En souvenir des événements de 1600, chaque année, le premier dimanche après Pâques, les jeunes du quartier Șchei de Brașov descendent à cheval dans la citadelle et accomplissent une cérémonie dans le but de préserver le souvenir historique et les coutumes. Cette cérémonie s'appelle la Descente dans la citadelle, d'où le titre du roman. Le livre est le fruit d'une documentation approfondie et met en lumière non seulement un ensemble d'histoires autour d'un moment historique important, mais aussi tout un monde disparu : le Brașov du XVII^e siècle, une ville transylvaine chargée d'histoire, avec des coutumes et des traditions saisies dans une atmosphère authentique, recrée avec beaucoup de talent. Le contexte historique devient ainsi le cadre d'une fiction vivante, dans laquelle la vie quotidienne, avec ses drames, ses pertes et ses joies, est prise dans le tumulte de moments historiques décisifs. ■

Extrait

L'idée qu'il se trouvait à deux pas de Michel Voïvode de Valachie, qui était parti pour changer les princes en Transylvanie, l'avait plongé en un instant dans ce vide apaisant qu'il ressentait à l'approche des grandes décisions, lorsque le monde entier semblait s'éloigner et qu'il voyait clairement ce qu'il fallait faire, la seule chose juste et bonne. Il tira sur les rênes et arrêta la caravane. Il laissa le fouet à sa place sur le poteau du char et sauta de son siège, suivi par Neacșu, qui s'était arrêté derrière lui. De la tente étaient sortis quelques Cosaques zaporogues et deux Valaques moustachus, aux longues tresses et au regard féroce sous leurs arcades massives. Derrière eux était apparu un capitaine roumain, qui avait brisé d'un geste le mur formé par les mercenaires, et le voïvode était sorti de la tente de deux mètres.

Il avait la tête découverte, était chauve et plus grand qu'eux deux. C'est du moins ce que Grama ressentait, car aucun d'eux ne l'avait regardé en face, mais avaient baissé les yeux vers l'un des boutons de sa tunique. Les boutons retournés étaient couverts de la poussière de la route, mais les éperons à longue tige et à rosette brillaient au soleil. Il portait son fourreau sur la hanche droite, ce qui signifiait qu'il combattait de la main gauche. Grama pouvait sentir l'inquiétude de Neacșu à ses côtés, qui avait envie de le saluer et aurait laissé un large sourire illuminer son visage, ce qui aurait été inconvenant, puisque le voïvode n'avait pas encore pris la parole.

– Que s'est-il passé, les gars ? Qui vous a arrêtés ? demanda finalement Michel Voïvode, d'une voix qui rappelait le bruit des couteaux du boucher de la place du Conseil, lorsqu'il se mettait à les aiguiser les uns contre les autres, faisant frissonner les marchandes qui se trouvaient à proximité.

Il parlait sans précipitation, soufflant par la bouche entre les mots, ce qui le faisait ressembler à un taureau qui ne montre pas toute sa force, car il ne voit aucun ennemi à sa hauteur dans les environs. Les gardes se détendirent.

– Nous sommes des jeunes de Șchei de Brașov, Votre Altesse, avait dit Grama, puis il avait levé les yeux vers ceux de Michel Voïvode pendant un instant et dit d'un ton grave, comme s'il s'agissait d'une parole importante : Bienvenue, Votre Altesse !

Neacșu se maîtrisait encore, et Grama comprit que même lui craignait que, s'il prononçait les premiers mots, son enthousiasme jaillirait à la surface sans qu'il puisse le contenir et qu'il se ridiculiserait devant le voïvode.

– Très bien, si vous êtes des jeunes gens de Șchei, avait dit le voïvode, laissant échapper un rire satisfait qui avait résonné comme les sabots des chevaux sur les dalles de pierre de l'ancienne voie romaine. Êtes-vous nombreux ?

– Tout le village, Votre Altesse, car même ceux qui sont mariés ont été jeunes un jour, et nous n’oublions pas ce que nous avons appris dans notre jeunesse.

Michel Voïvode les avait mesurés une fois de plus de la tête aux pieds, avait jeté un coup d’œil derrière eux, aux armes suspendues à la vue de tous, à toutes les articulations des échelles, à portée de main. Il regarda le capitaine roumain et lui fit un signe des yeux. Le capitaine siffla bruyamment entre deux doigts et la charrette au loin, qui bloquait la route, fut tirée sur le côté. Les vaches sur la côte firent signe avec leurs cloches qu’elles changeaient de pâturage. Deux Zaporogues revenaient en sifflant de la forêt, où ils s’étaient soulagés.

Les gens avaient recommencé à se rassembler autour de Grama, l’assaillant d’odeurs, de sons, de sensations, signe certain pour lui qu’il devait tourner le dos et partir immédiatement.

– Nous sommes des explorateurs pour l’administrateur de Braşov, Votre Altesse, avait-il dit en se dirigeant vers la charrette.

– Dites-lui que j’arrive ! s’est exclamé le voïvode, le visage illuminé. Qu’il ouvre les portes, sinon gare à lui !

Neacşu et Grama étaient montés sur les échelles du char en souriant. Ils avaient traversé le reste du col jusqu’à ce qu’ils sortent de l’autre côté, à Vama Buzăului, où ils s’étaient arrêtés pour rendre compte des marchandises et faire marquer leurs tonneaux avec des plaques estampillées. Ils étaient passés parmi les milliers de soldats en regardant uniquement devant eux, vers la route. Chez lui, Neacşu savait qu’il y avait un peu plus de 4.000 mercenaires, auxquels s’ajouteraient encore deux fois plus, les haïdouks de Baba Novac et les Roumains des boyards Buzescu, que d’autres caravanes de jeunes gens avaient rencontrés après avoir traversé les montagnes, dans la vallée de l’Olt. Neacşu avait compté 18 canons ce jour-là. Grama, quant à lui, savait également que les 4.000 hommes de la route de Buzău étaient des Cosaques et des Polonais, car il avait remarqué que certains avaient le crâne rasé et une moustache d’un coude, tandis que d’autres arboraient des galons et des franges arrogantes sur la poitrine de leurs tuniques. Il savait que c’était une armée coûteuse, car tous avaient fait leurs preuves au combat, s’étaient échappés vivants, sans blessures, c’est-à-dire qu’ils étaient des mercenaires chers. Grama reconnaissait immédiatement ceux qui n’avaient pas encore tué. Il avait remarqué qu’ils se cherchaient les uns les autres, restaient ensemble, évitaient la compagnie prolongée des autres, de peur d’être découverts. Pour un mercenaire, c’était comme une virginité honteuse qui, une fois révélée, aurait fait de lui la cible des plaisanteries de tout le convoi. Il n’avait remarqué qu’une douzaine de mercenaires bon marché de ce genre. Il savait aussi qu’on leur donnait de la bonne nourriture, tout le passage sentait la viande rôtie, il avait même senti, un comble !, une odeur de poivre, ce qui signifiait deux choses. Tout d’abord, que

Michel Voïvode avait de l'argent pour le voyage qu'il avait entrepris, et ensuite, que les hommes n'avaient reçu aucun paiement jusqu'à présent, donc l'accord était probablement de les payer pour la victoire, à laquelle s'ajoutaient généralement d'autres thalers pour chaque ennemi tué. Les mercenaires bien nourris, à qui l'on promet un paiement à la fin du combat, sont difficiles à vaincre. De plus, le chariot avec les femmes avait été tiré loin, à l'abri, au pied de la forêt. Aucune femme n'avait été autorisée à descendre et aucun soldat ne se trouvait à proximité de la charrette, pour les maintenir tendus comme des ressorts. ■

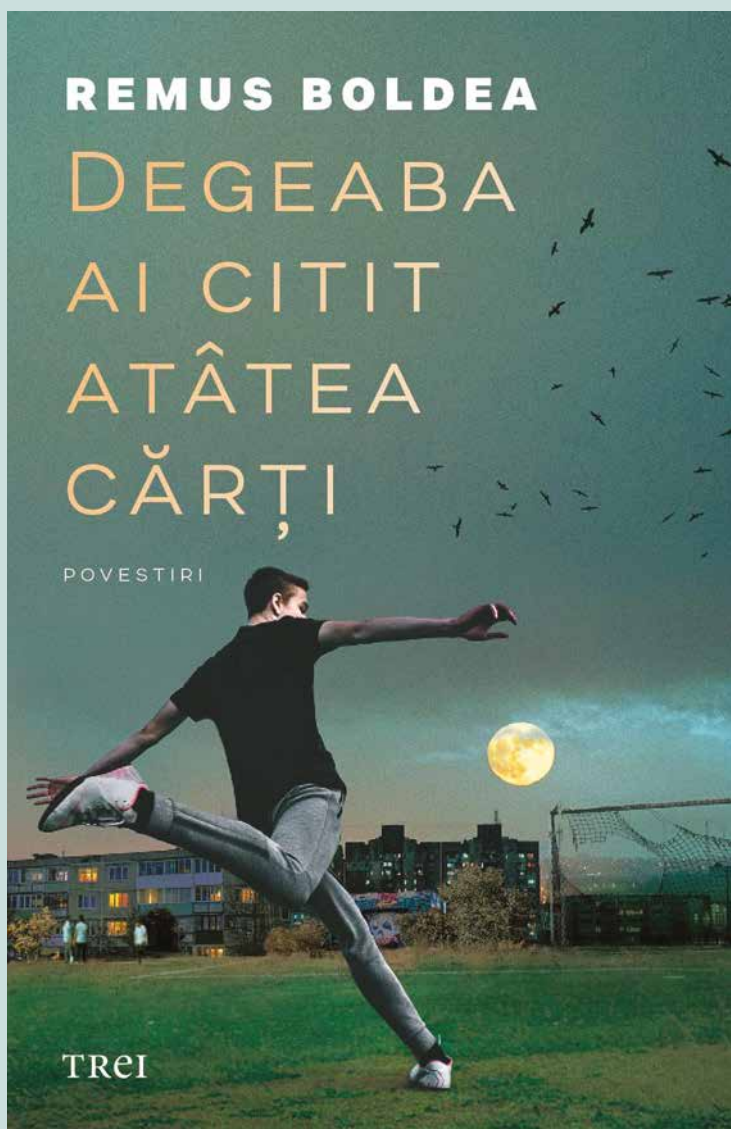




REMUS BOLDEA

REMUS BOLDEA,
DEGEABA AI CITIT ATÂTEA CĂRȚI
[DOMMAGE QUE TU AIES
LU AUTANT DE LIVRES],
RÉCITS

ÉDITIONS TREI, 2025, 176 P.
ISBN: 9786064025791



REMUS BOLDEA (né en 1993 à Motru) est un jeune prosateur qui, dès son premier recueil de nouvelles, *A râs și tata [Même papa a rigolé]* (éditions Trei), a gagné la confiance des critiques et l'intérêt des passionnés de prose courte. Il est diplômé de la Faculté de philosophie de Bucarest, une formation qui transparaît dans ses textes, soit par des allusions aux milieux de cette faculté, soit par la direction spéculative qu'il imprime à ses textes. Il a publié des nouvelles dans plusieurs revues et plateformes en ligne, et en 2020, il a participé à un stage d'écriture de scénarios sous la direction du réalisateur moldave Igor Cobileanski. Avec Marius Aldea, il a écrit le scénario d'un long métrage qui attend d'être produit. Depuis 2022, il co-réalise le podcast RSS Reloaded avec Iulian Tănase, Constantin Bojog et Mihai Laurențiu Fuiorea. ■

Synopsis

Degeaba ai citit atâtea cărți [Domage que tu aies lu autant de livres] rassemble dix récits qui ont pour point commun la situation perpétuellement inadaptée d'un jeune homme qui contemple un monde abrasif et refuse d'adopter, à son tour, le masque du cynisme, aussi sécurisant soit-il. Son regard en quête de compréhension, au-delà du confort, est ce qui traverse les différents scénarios dans lesquels s'inscrivent les récits proposés ici. En général, nous avons affaire à un univers oppressant, celui des petites villes de province – Motru, une ville minière où grandit le protagoniste des récits, tout comme Remus Boldea lui-même –, des petits bars insalubres, des minuscules appartements où vivent des familles malheureuses ou des célibataires violents. L'un des thèmes majeurs est la fracture dans la relation avec le père, une figure dure, absente, déconnectée des autres et de ses propres émotions. Cette fracture et cette nostalgie d'un père dur et évitant se retrouvent dans les relations d'amitié avec d'autres hommes, autre axe majeur du livre. La fascination du jeune homme pour l'univers macho dans lequel il se sent inadapté est contrebalancée par un radar interne qui lui indique, même subtilement, une distance, un autre type de regard. Cependant, quelque chose de la brutalité de l'environnement dans lequel il grandit habite le protagoniste, qui finit à son tour par blesser ses amis et ses petites amies potentielles. De manière subtile cependant, ces textes renvoient toujours à l'analyse et à l'auto-analyse, souvent passées au crible de la littérature ou de la philosophie. *Degeaba ai citit atâtea cărți [Domage que tu aies lu autant de livres]* offre des textes clairs et percutants, où le réalisme est dosé avec beaucoup de finesse et où la brutalité de certains héritages – familiaux, sociaux, intellectuels – est métabolisée et interrogée de manière très crédible. ■

Extrait

– Excuse-moi de m’immiscer dans cette conversation, dit Ely, mais comment peux-tu aimer quelqu’un qui faisait semblant de ne pas te connaître chaque fois que tu allais lui parler ? Et, s’il te plaît, ne nie pas, je suis la seule à savoir combien de fois tu allais au bar pour le voir. Sans parler du fait que pendant toute la période où j’ai travaillé là-bas, il m’a fait les avances les plus obscènes.

Puis elle fixe son petit ami du regard, comme un policier braquant sa lampe torche sur un suspect.

– Ton père faisait pareil.

– Je sais, dit-il, c’est pour ça que je l’ai frappé, c’est pour ça que la dernière fois que j’ai touché son corps, c’était avec un coup de poing direct dans la gueule.

Je prends une grande inspiration. Je sens mon estomac collé à ma colonne vertébrale. C’est une sensation étrange d’avoir autant de chair sur soi et pourtant de se sentir vide.

J’analyse Ely pour la énième fois. Je comprends mon père qui lui a fait des blagues de mauvais goût, je comprends le père d’Ado qui lui a donné une claque sur le cul quand elle est venue vider le cendrier, oui, je comprends aussi pourquoi Ado a frappé son père. Mais ce qu’ils ne comprennent pas, c’est que l’absence de mon père m’a laissé le temps de développer de puissants fantasmes. Il fallait que je comble ce vide avec quelque chose. Probablement que beaucoup de ceux qui deviennent moines regrettent leur père. Et ils finissent par remplacer leur vrai père par Dieu. Dieu est le seul père à ne pas devoir de pension alimentaire.

– Hé, t’es toujours là ? crie Ado en agitant les mains comme s’il s’échauffait avant une série de pompes. J’ai tellement soif que je donnerais tout l’argent que je pourrais obtenir de Miron pour le cadavre de mon père en échange d’une bière fraîche.

Miron a été le premier à penser que le corps d’un homme pouvait avoir une valeur esthétique après son dernier souffle. Je me demande dans quelle mesure il réussira à faire ressembler mon père au colonel Aureliano Buendia. Les gens fortunés paient cher pour voir son œuvre. Des cadavres plastifiés, exposés dans différentes scènes de la littérature universelle.

Mon père n’a jamais compris pourquoi je lisais des livres. Dans les rares moments où il choisissait de me demander ce que je faisais, je lui répondais que je lisais. Une fois, il m’a dit : « Un jour, tu vas t’envoler à force de lire autant. » « Je suis trop gros », aurais-je voulu lui répondre, mais je n’ai pas eu assez de présence d’esprit. C’est ce à quoi je pense en regardant Ado et Ely s’embrasser. Je suis envieux. Pas de leur amour, mais parce que la salive du baiser diminue la sécheresse de leur bouche.

– Il faut qu'on parte, je meurs de soif.
– On n'a aucune chance, ils ont volé le pont, dit Ado.
– Comment ça, voler le pont ?
– Comme je te dis, quand nous sommes arrivés à la rivière, il ne restait plus que les piliers en pierre. Mais même ceux-ci n'avaient pas l'air intacts. Ils les ont probablement creusés jusqu'à ce qu'ils se rendent compte qu'ils ne contenaient pas de fer. Puis ils s'en sont foutus.

Ely se détache des mains d'Ado et tend ses bras. Son ombre ressemble à une croix fragile. Elle se fait craquer le cou, et j'en ai les poils qui se hérissent dans le dos. Le bruit des os qui craquent me rappelle ma première bagarre. J'ai du mal à repousser ce souvenir et je demande à Ado :

– Bon, et maintenant, on fait quoi ?
– On ouvre les caisses, on laisse ces oiseaux les manger, puis on rentre à la maison, on boit une bière et on oublie tout.
– Et l'argent ?
– Je m'en occupe.
– Si tu veux laisser ton père se faire dévorer par les oiseaux, tu es mon invité, mais je n'ouvrirai aucune caisse avant d'être arrivé chez Miron.

Ado hausse les épaules. Il monte dans la charrette, marche sur la caisse et saute. Les oiseaux tournent à nouveau de plus en plus près du sol. Au saut suivant, il se détache de la caisse, en l'air, il ramène ses jambes le plus près possible de sa poitrine, puis il frappe violemment le bois, qui craque. C'est l'un de ces moments où être gros est un avantage. Je n'aurais pu casser cette caisse qu'en m'asseyant dessus. Mais au final, aucun mort ne mérite un tel manque de respect. ■

RAMONA BOLDIZSAR



RAMONA BOLDIZSAR
FETE BUNE.
FETE CUMINȚI

PROZĂ SCURTĂ



HUMANITAS

RAMONA BOLDIZSAR,
FETE BUNE, FETE CUMINȚI
[FILLES GENTILLES, FILLES SAGES],
RÉCITS

ÉDITIONS HUMANITAS, 2025, 184 P.
ISBN: 9789735089948

RAMONA BOLDIZSAR (née en 1993) est une écrivaine qui aime explorer la littérature et les curiosités livresques, qu'elle met aussi en avant en tant qu'animatrice du podcast littéraire *Perfect Contemporan*. Diplômée de la Faculté de philosophie de l'Université de Bucarest, elle a participé à des ateliers d'écriture créative et coordonne la collection de poésie « Amaterasu » aux éditions Cartex. Elle a fait ses débuts en 2021 avec le recueil de poésie *nimic nu e în neregulă cu mine [rien d'anormal avec moi]* (éditions Casa de Pariuri Literare), et son deuxième recueil de poésie, *Spune-mi unde să apăs mai tare [Dis-moi où je dois appuyer plus fort]* (éditions Cartex), est paru en 2024. Ses thèmes centraux sont l'identité, le féminisme et la maternité. ■

Synopsis

Fete buna, fete cuminți [*Filles gentilles, filles sages*] est un recueil de nouvelles qui ouvrent d'innombrables fenêtres sur la vie des jeunes filles et des femmes. Les protagonistes sont toutes des femmes, des petites filles ou des jeunes filles, surprises dans des moments apparemment banals, mais qui en disent long sur leur parcours, souvent marqué par les préjugés et le poids des rôles qui ne leur conviennent pas, mais que la famille et la société leur imposent et qui deviennent leur destin. Ses protagonistes ne sont cependant pas du tout idéalisées, et la cruauté qui peut exister dans la dynamique entre filles et même entre mères et filles est l'une des pistes explorées ici, en lien direct avec le contexte patriarcal qui la soutient. Une caractéristique de l'ambiance de ces récits est que les protagonistes sont souvent décrites ou présentées aux lecteurs soit en train de cuisiner, soit à travers le prisme de leur relation avec la nourriture, et cet angle finit par révéler des éléments essentiels sur leur devenir, leurs traumatismes, leurs conditionnements ou leurs actes de rébellion, petits ou grands. C'est un livre qui explore le féminisme à travers le prisme de la fiction, en mettant l'accent sur les petits espaces où les relations essentielles d'une existence se révèlent dans tout ce qu'elles ont de plus dramatique et de plus douloureux. ■

Extrait

Elle ouvre la fenêtre de la cuisine et allume une cigarette, la laisse brûler longtemps – elle n’aime pas inhaler la fumée, mais elle adore tenir la cigarette entre ses doigts. Sa mère avait toujours fumé avec élégance, si elle ne l’avait pas connue, elle aurait dit qu’elle se moquait de ces cigarettes. Mais elle savait, elle avait compris depuis longtemps que ce n’était qu’une maîtrise de soi presque surnaturelle. En fait, elle fumait comme une folle, le plaisir que lui procurait cette cigarette était criminellement inhabituel pour elle. Elle tirait sur la cigarette et savourait la fumée qu’elle ne voulait plus libérer. Elle fumait, même si cela jaunissait ses dents, elle pour qui l’apparence physique était tout, elle qui faisait de la gymnastique tous les jours – même maintenant, elle fait du yoga avec des femmes de son âge et est en meilleure forme qu’elle. Sans ventre. Sans jambes épaisses. Petite et jolie, sa mère avait toujours été ainsi.

Elle finit sa cigarette et l’éteint soigneusement dans le cendrier. Elle jette un dernier coup d’œil à son téléphone. Je suis stupide, je sais, et elle le sait vraiment, mais elle envoie quand même un texto à Alex. Peu importe ce qu’il contient, le garçon ne répondra jamais de toute façon. Le sexe n’avait même pas été si bon que ça. Ils n’avaient même pas passé beaucoup de temps ensemble. Mais elle se sentait sacrément seule. L’alarme du four retentit soudainement et la tire de sa rêverie.

Elle enlève délicatement la plaque du four, afin de ne pas se brûler, et inspire l’odeur du pain fraîchement cuit, démentiel, alléchant, si l’essence de la vie avait une odeur, ce serait celle du pain fraîchement sorti du four, généreusement tartiné de miel et saupoudré d’un mélange de graines désormais cuites elles aussi, bien dorées, comme elle les aime. Elle va couper une tranche tant que le pain est chaud, la tartiner de beurre, peut-être aussi de confiture de fraises qui coulera sur son menton, elle va s’essuyer avec les doigts avant de les mettre dans sa bouche, rien ne doit être gaspillé. Les petits yeux de sa mère, *Mon Dieu, comme tu manges, Aura, tu vas exploser, arrête de manger !* Sa main sur son ventre plat, comme creusé à l’intérieur, ses pommettes saillantes, son corps qui semble fragile, mais capable de briser des montagnes, et si ce ne sont pas des montagnes, alors ce sera sa fille d’un mètre soixante-dix-neuf, grosse, ronde, gourmande, complètement incontrôlable.

Aura va bien frotter le plat couvert de graisse, déjà trempé, elle va laisser couler l’eau chaude jusqu’à ce que celui-ci brille de propreté, elle va bien l’essuyer avec un torchon propre avant de le ranger dans le placard et c’est seulement en faisant ce geste qu’elle aura la vision des mains de sa mère qui ne laissait jamais

rien de sale, ce n'est qu'alors qu'elle se rendra compte qu'une partie d'elle aura été transmise à Aura, elle sortira alors le plat du placard et le jettera au loin. Mais pas très loin. Pas assez pour le casser. Comment casser du métal ?

– Et comment va ton mec ?

– Nous nous sommes séparés.

– Pourquoi ?

– Comme ça.

– Ah bon ! J'espère que tu ne t'es pas laissée aller à la tristesse comme une idiote, tu dois faire quelque chose avec ces kilos, Aura, ça ne peut plus durer. Comment rester avec quelqu'un comme ça ?

La satisfaction viendra plus tard, un vendredi, peu importe l'année, elle rencontrera Alex dans un supermarché, lui, chauve, bedonnant, mal rasé, essayant de flirter avec elle. Elle fera semblant de ne pas le connaître, elle achètera les pommes les plus belles, les plus parfumées et les plus chères, elle préparera un gâteau moelleux aux pommes et le mangera toute seule. ■



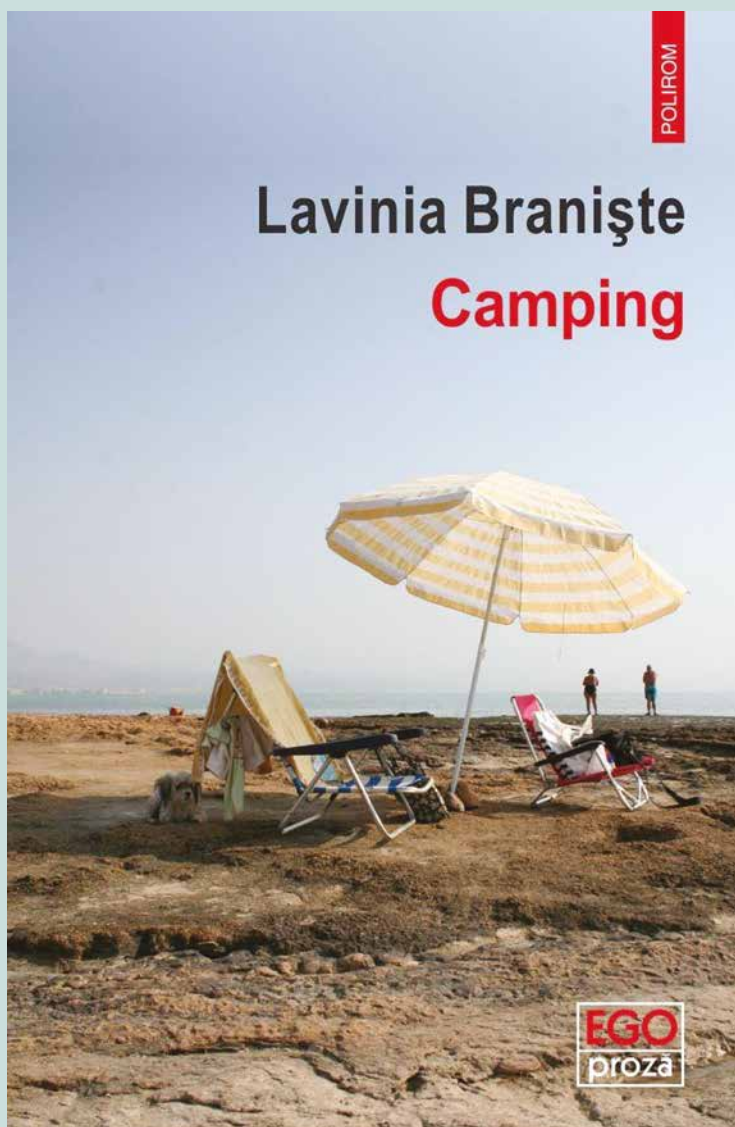


© Barna Nemethi

LAVINIA BRANIȘTE

LAVINIA BRANIȘTE,
CAMPING,
ROMAN

ÉDITIONS POLIROM, 2025, 248 P.
ISBN: 9786303441504



LAVINIA BRANIȘTE est l'une des autrices les plus cotées, primées et, en même temps, les plus vendues de Roumanie. Elle écrit de la poésie, de la prose et de la littérature pour enfants, des livres très bien accueillis, quel que soit leur genre. Née à Brăila en 1983, elle a étudié la littérature et les langues étrangères à Cluj et à Bucarest. Elle a publié les recueils de nouvelles *Cinci minute pe zi* [*Cinq minutes par jour*] (éditions Casa de Pariuri literare, 2011) et *Escapada* [*L'Escapade*] (éditions Polirom, 2014, 2021), les romans *Interior zero* [*Intérieur zéro*] (éditions Polirom, 2016, 2018, récompensé par le prix « Nepotu' lui Thoreau » [« Le petit-fils de Thoreau »]), *Sonia ridică mâna* [*Sonia lève la main*] (2019, 2021, livre qui lui a valu trois prix littéraires importants : le prix « Nepotu' lui Thoreau » [« Le petit-fils de Thoreau »], le prix de prose de la revue *Ateneu*, le prix Sofia Nădejde pour la littérature écrite par des femmes, édition 2020, section Prose) et *Mă găsești când vrei* [*Tu peux me trouver quand tu veux*] (éditions Polirom, 2021, 2023, roman lauréat du prix Sofia Nădejde pour la littérature écrite par des femmes, édition 2022, section Prose). En 2024, un recueil de poèmes en prose, *Paza umană* [*La garde humaine*], a été publié aux éditions Dezarticulat. ■

Synopsis

En termes simples, *Camping* est une histoire sur la migration, avec les contraintes, l'usure et les transformations identitaires qu'elle entraîne inévitablement au fil du temps. Le roman a pour protagoniste Sofia, une femme qui approche de la retraite après 20 ans de travail précaire à l'étranger et qui envisage de rentrer en Roumanie. Le titre du roman fait d'abord référence au lieu de travail de Sofia : la réception d'un camping en Espagne, où plus de la moitié des résidents sont des retraités européens, installés dans des caravanes au bord de la mer. Le camping, espace de transition confortable pour la plupart, est pour elle un lieu de travail épuisant et une résidence improvisée. Elle vit dans une vieille caravane, surchargée d'objets qui pourraient lui servir un jour, éventuellement en Roumanie, après son retour. La préparation des affaires et la planification du voyage, avec des détails sur les coûts, la logistique et les étapes de la relocalisation, occupent une place importante dans le livre, où la scission tacite de Sofia entre les deux espaces et la tension entre le devoir, le sacrifice de soi, la culpabilité et les rares désirs dans lesquels elle trouve du réconfort sont dramatisées. L'action est précipitée par l'arrivée du fils, Robert, qui a 24 ans et pour lequel Sofia ressent de la culpabilité, car elle l'a laissé dans le pays, élevé par son grand-père. *Camping* est une histoire poignante sur la perte et les illusions, qui condense tout un spectre d'émotions et d'expériences générées par la condition d'une femme immigrée de l'Est, usée par le travail et les soucis. La maternité et les relations familiales toujours compliquées sont des thèmes majeurs du roman, auxquels s'ajoutent la distance, les privations et les dures vérités du travail à l'étranger, impossibles à raconter à ceux restés au pays. Le style est dépouillé de tout artifice rhétorique, conçu de manière à ce que du quotidien le plus terne, avec ses routines aliénantes, émerge de manière palpable le drame d'une existence qui a nourri des illusions, repoussant toute joie, d'une existence qui semble s'être endurcie pour pouvoir résister à une dernière déception presque écrasante, que lui servira son propre fils. ■

Extrait

Robert regarde la tente scellée. Il sait grâce à toutes ses visites précédentes que chaque fois qu'elle part, sa mère met des marques pour voir si quelqu'un d'autre entre après elle pour fouiller, bien que personne ne fouille par ici et qu'elle sache très bien qu'elle oublie généralement où elle a mis ses marques. Mais il ne veut rien déranger. Ouvrir la tente et pénétrer dans l'univers secret de sa mère, envahi de petits objets, est un rituel que seule elle est capable d'exécuter à la perfection.

Le garçon s'assoit sur une chaise-longue très usée et retire son masque, maintenant qu'il se trouve dans l'espace privé du terrain. La caravane est entourée de pots de fougères énormes, de différents types de hoyas, dont certains sont fleuris, d'un laurier sérieux, avec un tronc en bois véritable, et de très nombreux spécimens de ce que Sofia appelle le « progrès de la maison », bien que ce soit plutôt l'arbre à argent.

Aux coins de la tente, des plantes aériennes sont suspendues à des crochets métalliques et se nourrissent de la lumière et de l'eau présentes dans l'air. Il y a de grandes différences de température entre la nuit et le jour, et le matin, leurs feuilles épineuses sont pleines de rosée. Elle en a emporté quelques-unes chez elle lors de sa dernière visite, il y a deux ans et demi, presque trois, et les a offertes à Robert pour son nouvel appartement. Elles ont séché immédiatement, le garçon n'a pas pris la peine de les vaporiser.

Sofia a mis de côté toutes ses économies accumulées ici, jusqu'au dernier centime, et a acheté un appartement au nom de Robert. Pour qu'elle soit enfin en paix avec ses choix et pour que sa famille voie aussi qu'elle n'a pas eu tort de partir, qu'elle a accompli quelque chose. Elle a gagné un peu d'argent.



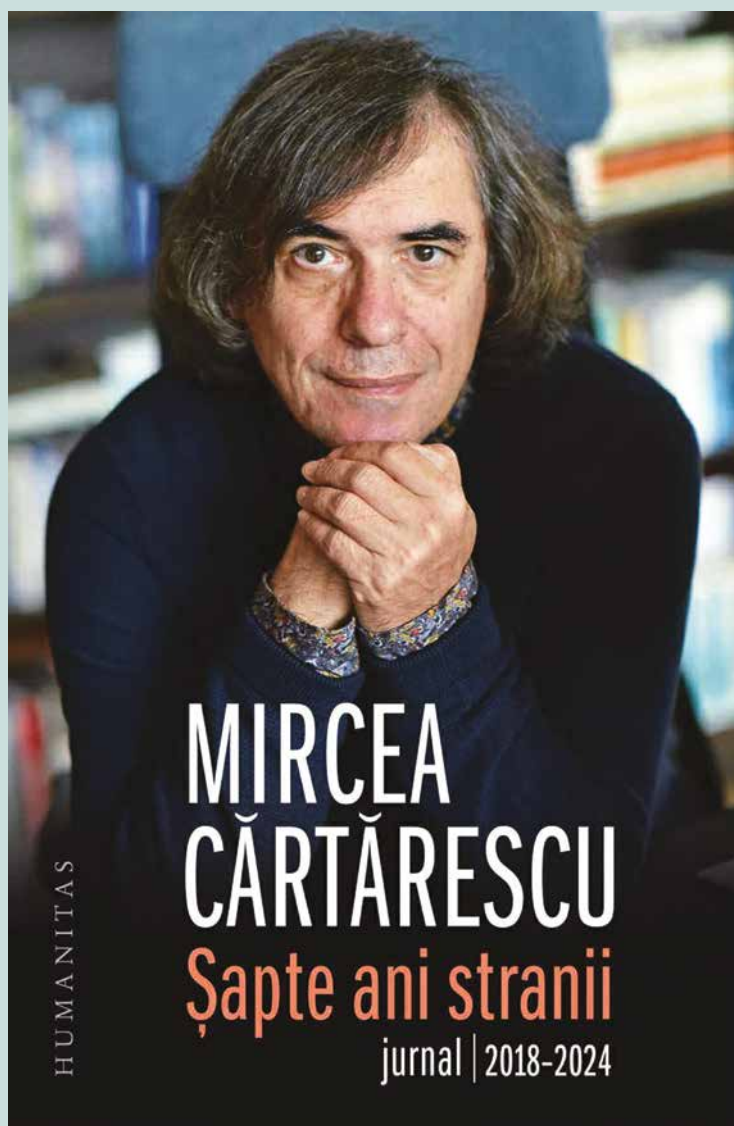
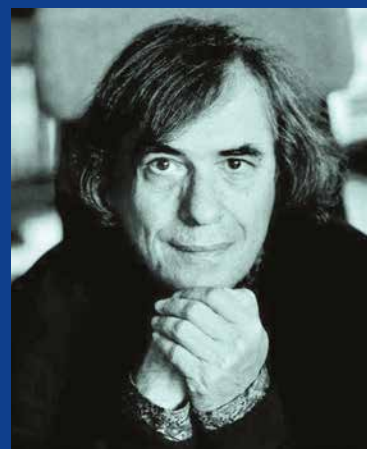
Elle a attendu son mari pendant très longtemps, l'a aimé énormément et n'a profité de lui que très peu. Ils se sont mariés tous les deux pour la première fois à un âge avancé, et un jour, alors que Robert avait trois mois, le père a entendu un sifflement, s'est allongé un peu pour se calmer, a fermé les yeux et ne les a plus ouverts. Sofia est immédiatement tombée dans une profonde dépression, elle est devenue incapable d'allaiter, et son père – le seul parent qui lui restait – a commencé à s'occuper des biberons.

Plus tard, quand elle apprenait que Robert était malade ou qu'elle le voyait elle-même apathique, pâle, sans énergie, quand il parlait par bribes ou ne parlait

pas du tout, elle se culpabilisait de ne pas l'avoir allaité, de ne pas lui avoir donné un système immunitaire, et de n'avoir pas pu se contrôler pour ne pas souffrir elle-même, afin de tout surmonter, pour se sentir bien dans son corps, pour l'amour de son enfant. Elle se blâmait aussi pour ses migraines d'adolescent, bien qu'il les ait eues entre 15 et 16 ans, lorsqu'il a soudainement grandi jusqu'à atteindre un mètre quatre-vingt-dix-huit. Quand son congé parental s'est terminé, son poste d'économiste à la laiterie – ou ce qu'il en restait au début des années 2000 – n'était plus disponible. Il s'ensuivit de nombreux mois de chômage, puis le désespoir avec lequel elle chercha du travail de porte en porte, littéralement. Elle en était venue à demander même dans les églises.

Son amie du lycée, Gabi, était en Espagne depuis un certain temps, avait fait venir des parents et des voisins, ils vivaient tous illégalement, travaillaient au noir, entassés les uns sur les autres. Elle lui a dit d'emporter des pantoufles avec elle, car après trois jours et deux nuits en autocar, ses pieds allaient éclater dans ses chaussures. Sofia est allée les voir. Juste pour quelques mois, pensait-elle. C'est ainsi qu'elle a réussi à se convaincre de partir. Juste le temps que son visa lui permet, pour voir comment c'est, pour essayer ça aussi. Elle appelait à la maison du *locutorio*, quelque chose entre un bureau de poste et un cybercafé. Elle payait à la fin de la conversation une poignée de pièces et elle a rapidement développé une peur liée au coût des impulsions téléphoniques. Elle évaluait les monnaies en quelques secondes, les mesurait à la durée des appels, elles s'évaporaient immédiatement, vous obligeant à une communication efficace, et cela ne lui réussissait pas du tout dans ces premiers mois, voire ces premières années, où ils étaient formels au téléphone et se mentaient les uns aux autres en disant que tout allait bien. ■

MIRCEA CĂRTĂRESCU



MIRCEA CĂRTĂRESCU,
ȘAPTE ANI STRANII (2018-2024)
[SEPT ANNÉES ÉTRANGES (2018-2024)],
JOURNAL

ÉDITIONS HUMANITAS, 2025, 680 P.
ISBN: 9789735088422

MIRCEA CĂRTĂRESCU (né en 1956 à Bucarest) est l'auteur roumain le plus connu et le plus reconnu à l'international, un écrivain complet, avec un style très distinctif et une influence indéniable. Il est poète, prosateur, essayiste, critique littéraire et publiciste, l'un des diaristes les plus dévoués et les plus constants de la littérature roumaine.

La liste de ses ouvrages publiés depuis les années 80 est impressionnante, parmi lesquels les plus importants sont : *Faruri, vitrine, fotografii* [*Phares, vitrines, photographies*] (poèmes, Cartea Românească, 1980), *Poeme de amor* [*Poèmes d'amour*] (Cartea Românească, 1982), *Totul* [*Le Tout*] (poèmes, Cartea Românească, 1984), *Visul* [*Le rêve*] (dans les éditions suivantes, il apparaît sous le titre *Nostalgia* [*La nostalgie*] – nouvelles, Cartea Românească, 1989, Humanitas, 1993), *Levantul* [*Le Levant*] (poème épique, Cartea Românească, 1990, Humanitas, 1998), *Visul chimeric* [*Le rêve chimérique*] (étude critique, Litera, 1991, Humanitas, 2011), *Travesti* (roman, Humanitas, 1994 ; adapté en roman graphique en français), *Dragostea* [*L'amour*] (poèmes, Humanitas, 1994), *Orbitor. Aripa stângă* [*Orbitor. L'aile gauche*] (roman, Humanitas, 1996), *Dublu CD* [*Double CD*] (poèmes, Humanitas, 1998), *Postmodernismul românesc* [*Le postmodernisme roumain*] (étude critique, Humanitas, 1999), cinq journaux, publiés à intervalles de sept ans, à partir de 2001, *Orbitor. Corpul* [*Orbitor. Le corps*] (roman, Humanitas, 2002), *Enciclopedia zmeilor* [*L'encyclopédie des dragons*] (livre pour enfants, Humanitas, 2002), *Pururi tânăr, înfășurat în pixeli* [*Éternellement jeune, enveloppé dans des pixels*] (recueil d'articles, Humanitas, 2003), *Plurivers*, vol. I et II (poèmes, Humanitas, 2003), *Cincizeci de sonete* [*Cinquante sonnets*] (poèmes, Brumar, 2003), *De ce iubim femeile* [*Pourquoi nous aimons les femmes*] (récits et livre audio, Humanitas, 2004), *Baroane!* [*Hé, baron !*] (Humanitas, 2005), *Orbitor. Aripa dreaptă* [*Orbitor. L'aile droite*] (roman, Humanitas, 2007), *Dublu album* [*Double album*] (Humanitas, 2009), *Nimic* [*Rien*] (Humanitas, 2010), *Frumoasele străine* [*Les belles étrangères*] (nouvelles, Humanitas, 2010), *Poezia* [*La poésie*] (Humanitas, 2015), *Solenoid* [*Solénioïde*] (roman, Humanitas, 2015), *Melancolia* [*La mélancolie*] (Humanitas, 2019), *Creionul de tâmplărie* [*Le crayon de menuiserie*] (Humanitas, 2020), *Nu striga niciodată ajutor* [*Ne crie jamais à l'aide*] (Humanitas, 2020), *Theodoros* [*Théodoros*] (roman, Humanitas, 2022).



Ses livres ont été traduits en anglais, allemand, italien, français, suédois, espagnol, néerlandais, polonais, portugais, hongrois, hébreu, norvégien, bulgare, slovène, danois, basque, russe, grec, turc, croate, serbe, catalan, etc. La liste de ses distinctions nationales et internationales est impressionnante, parmi lesquelles figurent notamment : le Prix international de littérature « Haus der Kulturen der Welt », Berlin (2012), le Prix international de littérature, Berlin (2012), le Grand Prix du Festival international de poésie de Novi Sad (2013), le Prix Euskadi de Plata, Saint-Sébastien (2014), le Prix du livre pour la compréhension européenne de la ville de Leipzig (2015), le Prix national autrichien de littérature européenne (2015), le Prix Leteo, Espagne (2017), le Premio Formentor de las Letras (2018), le Prix Transfuge, Paris (2019), le Prix Millepages, Vincennes (2019), le Prix FIL de littérature en langues romanes, Guadalajara (2022), le Los Angeles Times Book Prize for Fiction (2023), The International Dublin Literary Award (2024). Le roman *Solenoid* [*Solénioïde*] a été nommé pour l'International Booker Prize (2025).

Actuellement, Mircea Cărtărescu est professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Bucarest. ■

Synopsis

Șapte ani stranii [*Sept années étranges*], le cinquième journal publié par Mircea Cărtărescu, couvre la période de la pandémie, l'invasion de l'Ukraine, des événements majeurs qui nous ont tous touchés collectivement, mais aussi une période de déplacements personnels intenses, déclenchée par le succès international que ses romans ont connu ces dernières années. Les notes accumulées au cours de ces années reflètent toute une gamme d'états d'esprit, mais elles comprennent, comme dans les autres journaux, des observations sur la lecture, des révélations sur les coulisses de l'écriture de ses propres livres (ici, *Théodoros* est privilégié), des commentaires littéraires, des analyses de ses propres choix esthétiques et éthiques, mais aussi des héritages littéraires laissés par certains auteurs de référence pour Cărtărescu et son credo littéraire : Kafka, Thomas Pynchon ou Salinger. Tout est documenté dans le journal : des rêves aux périples à travers d'innombrables espaces culturels qui génèrent de riches pages de journal de voyage, en passant par d'innombrables notes de lecture, des commentaires sur l'art du roman et l'orientation de la littérature aujourd'hui, jusqu'aux méditations en marge de crises de toutes sortes, y compris celle générée par le vieillissement. Les obsessions de toute une vie de Mircea Cărtărescu, parmi lesquelles trône celle de la littérature, en tant que principe ordonnateur d'une existence, sont réaffirmées ici aussi, entre considérations sur sa propre écriture, son parcours, sa reconnaissance et sa place dans le monde, jour après jour, livre après livre. Le journal n'est cependant pas seulement un espace d'introspection, il offre de véritables esquisses et tableaux en mouvement, traitant et commentant à la fois le monde intérieur et celui qu'il découvre au cours de ses innombrables trajets quotidiens, chez lui, dans son pays, ou lors de ses innombrables voyages pour promouvoir ses livres, traduits et primés partout dans le monde. ■

Extrait

21 septembre. J'ai terminé *Théodoros* de manière inattendue. Je n'en ai aucune idée, vraiment aucune idée. Je ne suis plus très sûr de mon jugement. Que devrait être un livre ? Comment devrait-il être, de quelle manière ? J'ai peur de le relire, j'ai peur de le publier. Je n'ai jamais terminé un livre dans de si mauvaises conditions. Au moins, ce n'est pas un livre sans valeur ! Je vais tout relire en apportant autant de corrections que possible, puis je le confierai à la maison d'édition Humanitas, et basta.

Les gens de Bonniers (Lina) m'annoncent que l'année prochaine, à partir de janvier, paraîtront *La nostalgie* (dans leur collection de classiques) et *La mélancolie*.

27 septembre. J'ai complètement oublié *Théodoros* – de toute façon, il n'était pas vraiment dans mes pensées, même pendant que je l'écrivais. Je me demande si je ne l'ai pas fait uniquement pour échapper à la dépression et aux conséquences de la pandémie. Je l'ai déjà donné à Lidia, donc la balle n'est plus dans mon camp. Je ne regrette toutefois pas d'avoir écrit ce livre, mis de côté pendant plusieurs décennies, précisément pour des moments très difficiles comme ceux-ci, où il faut occuper son temps avec quelque chose. Beaucoup de lecteurs le laisseront de côté après les premières dizaines de pages, car, comme dans le cas de *Solénoïde*, le livre commence en fait après les 200 premières pages, ou quelque chose comme ça. Je l'ai relu à toute vitesse, parcourant ses pages à la recherche d'erreurs typographiques, si bien que (d'autant plus que je le connais si bien) je ne m'en suis pas fait une idée précise. Je sais que j'ai fondu en larmes à plusieurs reprises – surtout lors des scènes avec Salomon et Makeda – et que je me suis amusé à plusieurs reprises, sans rire, car on ne peut pas rire quand on se chatouille soi-même. Je sais aussi que les dernières pages pourraient être améliorées. Je n'ai aucune idée de ce qui compte vraiment : sera-t-il bien accueilli ? Sera-t-il aimé ? Peut-il être traduit correctement ? Je ne sais pas, je ne sais vraiment pas. On verra dans les années à venir.

Je respire plus librement le temps froid de l'automne qui m'est accordé. Je vis tranquillement, parfois avec exaltation, d'autre fois voluptueusement, enfin, par moments, mélancoliquement – sans que ce soit la mélancolie acide, défigurée, mortelle d'il y a quelques mois, mais une mélancolie légère et vaporeuse –, dans notre maison et dans notre jardin encore plein de fleurs, je vis avec une immense gratitude aux côtés de Ioana et (parfois) de Gabriel. Tout va bien, il fait frais, je suis en paix intérieurement, même si, de temps en temps, la panique me frappe

comme une énorme vague dans le dos, mais elle ne me fait plus sombrer. Tout va bien cependant, tout va bien, comme je ne pensais plus que cela arriverait un jour.

Six de mes livres ont été traduits cette année, deux fois moins que l'année dernière, mais 2021 a été une exception. Le bond en avant dans ma visibilité est cependant très important, mes livres ont conquis (j'espère dans un sens émotionnel, pas militaire) de très vastes régions du monde, et même chez nous, j'ai gagné en estime aux yeux de mes concitoyens, surtout depuis qu'ils savent combien le prix FIL rapporte. Peut-être que le *Solénoïde* américain finira par faire la brèche qu'il devrait faire dans le béton de l'indifférence et de l'ignorance anglo-saxonnes à l'égard de mon écriture. Ou peut-être pas, car pour l'instant, du moins, je ne reçois aucun signe d'appréciation ou d'intérêt de la part de l'éditeur. Ils vont lâcher la bête hors de sa cage sans prévenir personne. Mais qu'est-ce que ça peut me faire ? Ils ont fait la même chose avec *La nostalgie* et *Orbitor*, perdant ainsi des occasions et de l'argent. Je ne vais pas leur apprendre à faire leur commerce.

Les livres traduits ont déjà reçu de très bonnes critiques, même *La mélancolie*, si ignoré chez nous. Sans parler de *L'aile droite*, tant décrié et détesté – par presque tous nos critiques –, qui est déjà considéré comme un chef-d'œuvre dans le monde hispanique. ■



CĂTĂLIN CEAȘOĞLU

CĂTĂLIN CEAȘOĞLU,
DEZRĂDĂCINAȚII
[LES DÉRACINÉS],
ROMAN

ÉDITIONS TREI, 2025, 680 P.
ISBN: 9786064026095





CĂTĂLIN CEAUȘOGLU (né en 1973 à Râmnicu Vâlcea) a fait ses débuts en prose en 2019 dans la revue *Iocan*, consacrée à la nouvelle, et a publié en 2022 le recueil de nouvelles *Șapte povești care nu se termină bine pentru toată lumea* [*Sept histoires qui ne finissent pas bien pour tout le monde*] (éditions Nemira), pour lequel il a reçu le prix Cartea discretă a anului [Le livre discret de l'année]. D'autres textes de son cru ont été publiés dans le recueil collectif *Marea degringoladă amoroasă* [*La grande dégringolade amoureuse*] et sur son site web : nowherenation.club. Il vit à Bucarest, où il a suivi les cours de la Faculté d'électronique et de télécommunications. *Dezrădăcinații* [*Les déracinés*] est son premier roman. ■

Synopsis

Dezrădăcinații [Les Déracinés] est un roman polyphonique, avec une intrigue policière, qui explore les années 80 dans la Roumanie communiste à partir d'une enquête complexe sur une disparition. En 1984, à Govora, une station thermale en Roumanie, une jeune fille de 13 ans, Ana Decu, disparaît. Ana est la fille d'Angelica, une bibliothécaire discrète, dont le mari est mort dans des circonstances suspectes en prison, poursuivi pour des raisons politiques : dans sa jeunesse, il avait participé à une manifestation anticomuniste. L'affaire est instruite par un jeune lieutenant passionné et impliqué, Sebastian Popa, et, 15 ans plus tard, elle est ramenée dans l'actualité par les recherches d'une journaliste française, Sophie Tobrouk, réalisatrice d'une émission à succès, *Histoire en détail*, elle-même liée à la Roumanie par une histoire alambiquée. Le passé est ainsi sondé à distance, depuis un autre ordre social, après la chute du communisme, mais aussi sous un angle extérieur, celui d'une observatrice issue d'une culture totalement différente, avec d'autres connaissances et d'autres intérêts. Les enquêtes déclenchées par la disparition d'Ana mettent en mouvement une histoire stratifiée, pleine de suspense et de mystère, propulsée par des dialogues vifs et une atmosphère captivante. Avec une action qui se déroule sur plusieurs plans, le roman, écrit avec une grande attention au style et aux détails, explore tout un univers conservé dans une capsule temporelle : les relations familiales compliquées, la vie des institutions publiques, les rapports entre des connaissances à qui rien n'échappe, dans une petite ville isolée, les secrets, les trahisons, bref, toute une dynamique sociale telle qu'elle était possible dans les années 80, lorsque l'intrusion de la politique dans l'intimité de chacun a contaminé chaque interaction de suspicion et d'anxiété. Au-delà des ressorts d'un thriller construit selon toutes les règles, *Dezrădăcinații [Les Déracinés]* est aussi une méditation sur le passé qui nous échappe toujours et qui s'insère dans le présent avec tout ce qui est resté d'irrésolu et d'incompris. ■

Extrait

Le vin que Corina apporte, bien qu'un peu trop moelleux à son goût, est vraiment bon, en tout cas meilleur que tout ce qu'elle a goûté en Roumanie. Elle ne comprend pas comment un pays qui a tant de potentiel peut produire des vins aussi mauvais. En fait, cela n'a rien de surprenant ; le communisme a détruit tout ce qui pouvait l'être, des murs de pierre solides aux esprits fragiles des gens, pourquoi en serait-il autrement pour le vin ?

Mais dans trente ans, ce pays rivalisera avec la France et l'Italie. Je devrais déménager ici et me lancer dans la production de vin.

Avant de débarquer à la télévision, Sophie avait étudié à l'Institut Agro Montpellier.

Nous pourrions probablement acheter un vignoble pour trois fois rien.

Elle se rend compte qu'elle a utilisé le pluriel, mais Ileana interrompt ses pensées.

– Vous vous demandez comment je sais qui vous êtes.

– Pas du tout. J'ai grandi dans une ville à peine plus grande que celle-ci. Sans la forêt.

– J'ai connu quelqu'un qui pensait que la forêt était responsable de tous les maux.

– Comment ? s'étonne Sophie.

– Parce qu'il semble facile de l'utiliser comme un placard où cacher ses cadavres. Mais en réalité, ce n'est pas du tout le cas.

Cela semble être une théorie assez répandue.

– Est-ce que quelque chose de grave est arrivé à cette personne ?

– Il s'est enfui. Je ne saurais dire si c'était une bonne ou une mauvaise chose. Pour moi, ce n'était certainement pas une bonne chose. Elle se débarrasse de la note amère qui s'était glissée dans son sourire.

– Ce que je voulais dire, en fait... C'est Sebastian Popa, qui a travaillé dans la milice de 1983 à 1989, qui en savait le plus sur l'affaire Ana Decu. Ici, à Govora.

– Et où pouvons-nous trouver M. Popa ?

– Si je le savais...

Même sourire, même note.

– Je peux toutefois vous mettre en contact avec une personne qui était très proche de lui à l'époque.

– Vous voulez dire vous.

Ileana confirme.

– Sebastian était obsédé par l'idée de retrouver Ana Decu. Elle était son mirage.

– Et il n’a réussi à se débarrasser de cette obsession qu’en s’enfuyant.

– J’espère. Il s’est enfui, de toute façon. Mais pendant qu’il était là, nous étions amoureux. Ce n’était pas facile d’aimer un homme comme lui... mais j’étais la seule à connaître son obsession. J’étais assez naïve pour croire que si j’en savais plus sur ce qu’il faisait et ce qui le tourmentait, je pourrais le guérir. Avec le recul, je me rends compte à quel point j’étais stupide.

– « Jeune » sonne mieux, corrige Sophie.

Elle est encore jeune. Et belle. Les années ne lui ont apporté qu’une silhouette plus ronde et exactement deux fines rides qui coulent vers les tempes à partir du coin de chaque œil. *Quelques heures chez le coiffeur et au salon de beauté, un peu de shopping et personne ne la reconnaîtrait.* Soudain, elle a envie de la serrer dans ses bras. Elle croit entendre Antoine : « Bon sang, Sophie, ça fait cinq ans qu’on travaille sur tes problèmes ! »

Alors, changeant d’avis, elle dit :

– Si ça peut vous consoler, je vous comprends bien. Un jour, mon frère, Henri, a décidé de s’engager dans l’armée et, depuis, nous n’avons plus eu de nouvelles de lui. Pire encore, je ne sais pas pourquoi il l’a fait.

– Ce qui est fait est fait.

Elle balaye d’un geste de la main un passé imaginaire. Sophie passe au sujet :

– Dites-moi, s’il vous plaît, comment avez-vous pensé procéder ?

Ileana sort un papier de son sac.

– Eh bien, je vais vous raconter tout ce que je sais et j’ai fait cette liste. Il y a des gens qui ont été impliqués à un moment ou à un autre dans toute cette histoire. Ils sont en vie et je sais où les trouver. Grâce à eux, nous pourrions certainement en trouver d’autres. Je ne peux pas vous garantir qu’ils accepteront de parler, mais je pense que nous pouvons les convaincre. Certains ont été mes patients, nous avons de bonnes relations, vous savez comment c’est...

– Vous pensez qu’ils accepteraient d’être filmés ?

– J’en doute. Les gens de Govora sont réticents. Certains pourraient même refuser de vous parler. À un étranger, je veux dire. Mais ils parleraient avec moi.

– Je comprends. Mais si nous leur demandions... si vous leur demandiez de mettre par écrit tout ce dont ils se souviennent ?

– Tant qu’ils n’ont pas à signer...

Sophie lui tend la main. Elle ne pouvait pas espérer trouver un meilleur fixe.

– Je pense que c’est le début d’une belle amitié.

Ileana rit.

Elle est heureuse comme une enfant.

Même si elle ne sait pas trop comment elle pourra utiliser des souvenirs anonymes.

Et si je renonçais à l'émission de télévision et que j'écrivais un livre à la place ?

Son nom garantirait une certaine audience, mais cela ne suffirait pas.

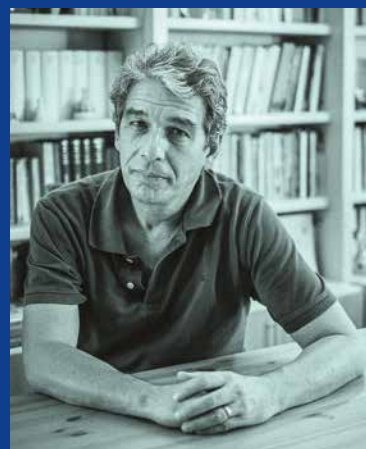
Mais je pourrais sortir un livre après l'émission de télévision.

Cela lui semble vraiment une bonne idée, et sa chaîne tv n'aurait aucune raison de s'y opposer.

Corina arrive avec le repas et elles se jettent toutes les deux sur la soupe de légumes, acidulée et légèrement adoucie par une cuillère à café de crème fraîche. Elle aime le goût des soupes roumaines et l'idée du vignoble ne lui semble pas du tout folle. Dans les jours qui suivent, elle ira aussi dans la forêt. D'après Thierry, c'était indispensable. ■



FLORIN CHIRCULESCU



FLORIN CHIRCULESCU,
ORFANII
[LES ORPHELINS],
ROMAN

ÉDITIONS NEMIRA, 2025, 400 P.
ISBN: 9786064320544



FLORIN CHIRCULESCU (né en 1960 à Bucarest) est un prosateur très apprécié et un spécialiste réputé en chirurgie thoracique. Il a fait ses débuts avec des nouvelles en 1993 et a remporté le Prix européen du premier roman à l'Eurocon de Glasgow en 1995. Sous le pseudonyme de Sebastian A. Corn, il a signé neuf volumes, qui constituent des références pour la prose de science-fiction locale. *Greva păcătoșilor sau apocrifa unui evreu* [La grève des pêcheurs ou l'apocryphe d'un Juif] (éditions Nemira, 2017) est le premier ouvrage de fiction littéraire qu'il a publié sous son vrai nom, remportant un double succès, tant auprès de la critique que du public. En 2022, il publie *Solomonarul* [Le Solomonar] (collection « n'autor », éditions Nemira), suivi de *Spre Nord prin Sud-Vest* [Vers le Nord par le Sud-Ouest] (éditions Tritonic, 2025), *Orfanii* [Les Orphelins] et *Caftul* [La Rixe] (tous deux publiés chez Nemira, dans la collection « n'autor », 2025). Ses romans sont des récits vastes, labyrinthiques, marqués par un goût pour le mystère, les histoires alternatives et les personnages pris dans des dynamiques complexes, aux ramifications insoupçonnées. ■

Synopsis

Orfanii [Les Orphelins] est un roman picaresque et dynamique, dont l'action relie le Bucarest d'aujourd'hui à des chemins sinueux menant à la Turquie, la Syrie, le Liban, l'Iran, Israël, l'Ukraine et l'Afghanistan. L'intrigue comporte deux fils principaux, chacun se déroulant entre les deux pôles qui occupent l'espace narratif : l'Occident et l'Orient. Le livre commence en se concentrant sur Octav Mavru, un avocat célèbre de Bucarest, personnage déroutant, aux opinions réactionnaires et aux relations risquées dans de nombreux milieux. Mavru fuit le pays avec Beguma, sa cliente dans un procès en divorce, lorsqu'il est soupçonné d'avoir abattu le mari de Beguma, un personnage très riche et influent. La fille de Beguma, Lia, une adolescente qui ne peut être laissée seule, les accompagne et pour que l'histoire ressemble autant que possible à un film de Tarantino, tous trois recherchent le fils disparu d'Octav, Andrei, qui, défiant son père avec ses convictions marxistes, s'était enfui du pays il y a des années avec la fille de Beguma, Mihaela. Tous semblent être recherchés par Interpol. À l'autre bout du monde, nous assistons à l'odyssée d'une femme, Malalai, une jeune Afghane, qui part de l'Orient vers l'Europe, dans le sens inverse du voyage entrepris par l'eurosceptique Octav. Leurs histoires, leurs dilemmes et leurs quêtes se rejoignent dans un récit de type *on the road* qui révèle progressivement les enjeux et les véritables motivations qui animent les protagonistes. Au-delà d'un récit épique haletant, le roman intègre des couches d'histoire et des incursions dans les mentalités qui donnent leur identité aux espaces traversés par les fugitifs, offrant un terrain propice aux interrogations historiques, politiques et mentales. Faux roman d'aventures, de poursuites et de rebondissements rocambolesques, *Orfanii [Les Orphelins]* ouvre un espace plus large de méditation, au niveau individuel et collectif, sur l'appartenance, les héritages, les choix et les chances. ■

Extrait

Les Gültekini habitent tout près, à deux pas d'un *cemevi*. Leur maison donne sur le lieu de culte à travers un verger d'abricotiers, étendu entre deux murs qui le cachent à la vue des passants. *Dede* reste à la boutique, *Irfan*, toujours aussi désagréable, nous accompagne. Alors que nous nous apprêtons à entrer dans la maison, une femme grande, d'âge mûr, lui chuchote quelque chose, le rendant encore plus sombre. Le jeune homme nous laisse entre ses mains et s'en va.

La femme soupire profondément, prise de pitié ?, de peur ?, de colère ? Après quelques instants, son visage s'adoucit : elle nous dit qu'elle s'appelle *Damla*, prend *Lia* par le bras et nous emmène à l'étage, dans une pièce aux larges fenêtres donnant sur le bazar. Le long des murs, il y a des divans, un tapis recouvre le sol, la salle de bain se trouve près de l'entrée.

Et *Lia*, une fois seuls : « Vous voulez dire qu'on va partir au Liban ? ».

« Ce ne sont pas tes affaires », lui répond *Beguma*.

« Comment ça ? Vous m'emmenez chez ces fous, avec leurs bombes ? Pourquoi on n'a pas fui vers l'Ouest ? C'est toi qui as fait ce plan ? », me lance-t-elle d'un regard fulgurant.

« Je n'ai rien prévu, c'est comme ça que ça s'est passé. »

« Donc, quelqu'un a tiré sur mon père et nous fuyons après ma sœur, sans savoir où elle est. C'est ça que tu veux dire ? »

« Tais-toi ! » la secoue *Beguma*. « Je ne savais pas que ça se passerait comme ça. »

« Merde, » grince la fille, agacée, « encore un peu et vous allez me loger dans une mesure, bon sang ! Même ces idiots de scouts ne m'ont pas mise dans des trous pareils ! »

« Ne t'inquiète pas. Tu pensais que la vie était trop rose ! »

« C'est pour ça que tu m'emmènes au Liban ? Pour me donner une leçon ? Je ne connais pas ma sœur, je ne sais pas pourquoi elle s'est enfuie avec *Andrei* et tu me traînes derrière eux ! J'ai été stupide de ne pas descendre de ta charrette ! » Elle se retourne vers moi.

« Tu ne m'entends pas, tais-toi ! » grince *Beguma*.

Mais *Lia* continue : « Et je ne sais *même pas* ce qui est arrivé à papa ! Si seulement j'avais eu mon téléphone, j'aurais pu lire les nouvelles », ajoute-t-elle en se laissant tomber sur le divan.

Je sors la carte. Par où traversons-nous la Syrie ? Et, si nous traversons la Syrie, trouverons-nous les deux au Liban, ou devons-nous aller plus loin ? Comme le dit *Lia*, *Andrei* et *Miha* se sont enfuis à *Perpète-les-Oies*, et nous ne savons pas pourquoi. Je n'ai aucune idée de ce que la fille de *Beguma* avait en tête, mais mon

fil était devenu fou : il avait perdu la tête, disait que le monde allait à vau-l'eau, critiquait la répartition de l'argent, on aurait dit qu'il était né avec Marx et Lénine dans les mains. J'avais beau lui parler des files d'attente de l'époque socialiste, du fait qu'on nous coupait l'électricité et qu'on nous faisait taire, il me répondait scientifiquement, pointant le grand capital : quelle liberté est-ce là, quand les riches s'enrichissent en volant l'argent des pauvres ? Tu es avocat, tu as tout ce que tu veux, mais même toi, tu ne t'assois pas à la table des gros bonnets ! Tu es Vanguard ? Tu es Blackrock, Monsanto ? Pas du tout, tu n'es qu'un zéro, mais tu crois que l'argent fait l'homme ; tu flaires au cul des salauds, tu leur souris comme un idiot, tu es le larbin de tous les froussards ! Eh bien, moi, je n'ai pas envie d'avalier la merde comme toi !

Et il a disparu. Je l'ai cherché avec les services secrets, avec les voyous, mais je ne l'ai pas trouvé. On l'aurait vu au festival de rock de Szeged, puis dans une colonie de hippies génois, puis travaillant dans un bar à Boston, puis devenu moine à Kiev. Quant à Andrei, il ne me donnait aucun signe, il me punissait. Bon, il m'annonçait de temps en temps qu'il allait bien, mais il le faisait en me lançant des reproches : tu n'as aucune idée du monde dans lequel tu vis, tu m'as piétiné, tu m'as influencé de manière sournoise, tu m'as maintenu dans le luxe de cette maison trop grande, que tu ne méritais pas ! D'une certaine manière, je me fichais qu'il soit un marxiste fanatique : vu l'état dans lequel se trouve le monde aujourd'hui, tu peux être n'importe quoi, à condition de tout détruire ! Et maintenant, il m'a envoyé un fichu oreiller sur lequel est écrit *Papa ! Viens, s'il te plaît*, signalant sa peur ?, une demande d'aide ?, une façon de demander pardon ? De plus, que penser du parfum de l'oreiller, qui a sans doute aussi un rôle à jouer, car c'est tout Andrei : il n'est pas direct, il ne te regarde pas dans les yeux, il reste dans les allusions, il fait ça depuis qu'il est petit. Pourquoi son oreiller a-t-il une odeur différente de celle des autres oreillers de Gültekin ? Est-ce aussi un message ? Inutile de parler de *Boulbinet* et du *poisson-chat* : c'est sa façon de me faire remarquer que c'est lui qui a envoyé l'oreiller, et non quelqu'un d'autre, en faisant référence aux histoires africaines de mon père, celui que j'ai jeté dans la Neva gelée. ■



ALINA COBZAC



ALINA COBZAC,
CONDIȚII NOI
[NOUVELLES CONDITIONS],
RÉCITS

ÉDITIONS VELLANT, 2025, 208 P.
ISBN: 9786069802120

ALINA COBZAC (née en 1981) a suivi les cours de la Faculté des lettres de Bucarest. Elle a travaillé comme productrice de télévision pour différentes maisons de production, tout en participant à des ateliers et à des cours d'écriture créative. Ses textes ont été publiés dans une série de publications et de plateformes consacrées aux proses courtes : les revues *Iocan*, *Revista de Povestiri*, *Nesemnate* et *Liternautica*. *Condiții noi* [*Nouvelles conditions*] est son premier livre, publié aux éditions Vellant. ■

Synopsis

Les textes de ce recueil sont fortement ancrés dans la convention du réalisme, mais virent progressivement vers l'étrange ou vers des scénarios alternatifs, à partir de la question classique « et si ? ». Par exemple, que se passerait-il si tous les habitants d'un village roumain émigraient en Italie et qu'il ne restait qu'un seul couple pour s'occuper du cimetière et des rituels funéraires des défunts ? Les thèmes, souvent traités avec humour, sont choisis parmi ceux qui marquent profondément la société actuelle et couvrent à parts égales le personnel et le politique : la crise des relations, les modèles de travail dysfonctionnels, les problèmes familiaux, le plus souvent cachés ou éludés, la corruption, abordée tantôt sur le registre comique, tantôt sur le registre grave, l'innocence d'avant les premières désillusions ou le besoin d'attention, de la recevoir et de l'offrir – ce ressort qui nous définit en tant qu'êtres humains et qui se manifeste quel que soit notre âge. L'œil de la prosatrice saisit avec acuité une gamme subtile de détails et conserve une perspective dans laquelle l'harmonie, l'empathie, la justice, l'équilibre et l'espoir restent les principales lignes de fuite. La migration, le déclassement, les problèmes environnementaux et toute l'éthique qui en découle complètent le champ d'intérêts qu'Alina Cobzac explore de manière fictive dans ce premier volume de prose, qui aborde des thèmes très actuels dans un style attachant, clair et plein de fraîcheur. ■

Extrait

Le diacre et sa femme sont restés au village, chargés de veiller sur le repos des ancêtres. Il lisait la commémoration éternelle – il avait été mandaté par le prêtre –, elle préparait la *coliva* le samedi des morts et gardait les bougies allumées. Autrefois, lorsque seuls quelques villageois travaillaient en Italie, personne ne se souciait des ancêtres et de leurs restes. Mais à mesure que la communauté de Pipirigele se reconstruisait dans des contrées étrangères, la pensée des morts commençait à hanter les vivants. C'est ainsi qu'ils en sont arrivés à la conclusion que quelqu'un devait se sacrifier au nom de leurs proches, morts et enterrés depuis longtemps. Et pour cela, *gli italiani* fournissaient tout ce dont les derniers habitants du village avaient besoin. Il fallait juste qu'ils soient heureux et ne manquent de rien, afin qu'à leur tour ils rendent heureux les parents et les grands-parents de ceux qui étaient partis.

Dan éteignit la lumière et se coucha. Son dos voûté s'appuya contre le sien et il sentit sa respiration irrégulière. La femme ne parvient pas à s'endormir. Elle compte d'abord les moutons, puis elle voit défiler devant ses yeux ses parents décédés et ses deux fœtus qui n'ont pas eu le temps de se développer et de naître. Ses pensées vagabondent, la troublant et la fatiguant. Elle repousse la couette et enfle les pantoufles fourrées de la femme du prêtre. Elle met son châle noir sur ses épaules et, marchant sur la pointe des pieds, ouvre la porte du balcon.

Il avait neigé sans discontinuer pendant trois jours, mais, depuis quelques heures, le village était figé dans le froid. Tudora observe le cimetière en serrant son châle contre sa poitrine et en respirant des bouffées de vapeur glacée. Elle regarde les centaines de bougies qui scintillent. Elle s'est plainte une seule fois que les chandelles à LED ne faisaient pas l'affaire, qu'elles brûlaient ou clignotaient trop faiblement et aussitôt *gli italiani* ont trouvé la solution. La semaine suivante, Cargus a déchargé devant la maison paroissiale des paquets de bougies rouges de quarante centimètres de haut, équipées d'un support et d'un couvercle.

La femme a pris le dictionnaire de Dan dans la bibliothèque et a traduit ce qui était écrit en gros sur l'étiquette : dure cent quarante heures. Si quelqu'un avait voulu traverser le cimetière d'un bout à l'autre, il n'aurait pas trouvé une seule croix sans bougie. Même les plus anciens habitants bénéficiaient du même traitement. Tout était calme et tous reposaient en paix dans un lieu véritablement lumineux, un lieu de repos, mais sans verdure, recouvert d'une épaisse couche de neige.

Le cimetière remporterait la première place dans n'importe quel concours de beauté, si quelqu'un pensait à en organiser un, et Tudora ne doutait pas qu'il surpasserait même celui de Săpânța. Une commission, présidée par la femme

du prêtre et dont la vice-présidente était la femme du maire, a décidé, après avoir étudié en détail la conception et l'architecture d'autres cimetières en Italie, d'utiliser une seule couleur. Des bougies rouges, des couronnes rouges suspendues à chaque croix, des poinsettias. Le rouge s'accorde avec tout, lui ont-ils dit au téléphone, il va bien avec le vert de l'herbe en été et le blanc de la neige en hiver. Simple et discret.

Tudora jette un dernier regard en direction du cimetière. Elle s'assure que tout est prêt pour le lendemain et retourne se coucher. Elle se blottit contre son mari et tire la couette sur ses épaules.

Donne, Seigneur, le repos éternel aux âmes de Tes serviteurs endormis, à ceux qui sont commémorés aujourd'hui, et accorde-leur le souvenir éternel.

« Souvenir éternel » éclate de dizaines de voix.

– Dan, tu es là ? Je crois que la connexion a été coupée.

– Oui, mon père, je suis là.

– Dirige la tablette vers la tombe, pour qu'Ana puisse voir.

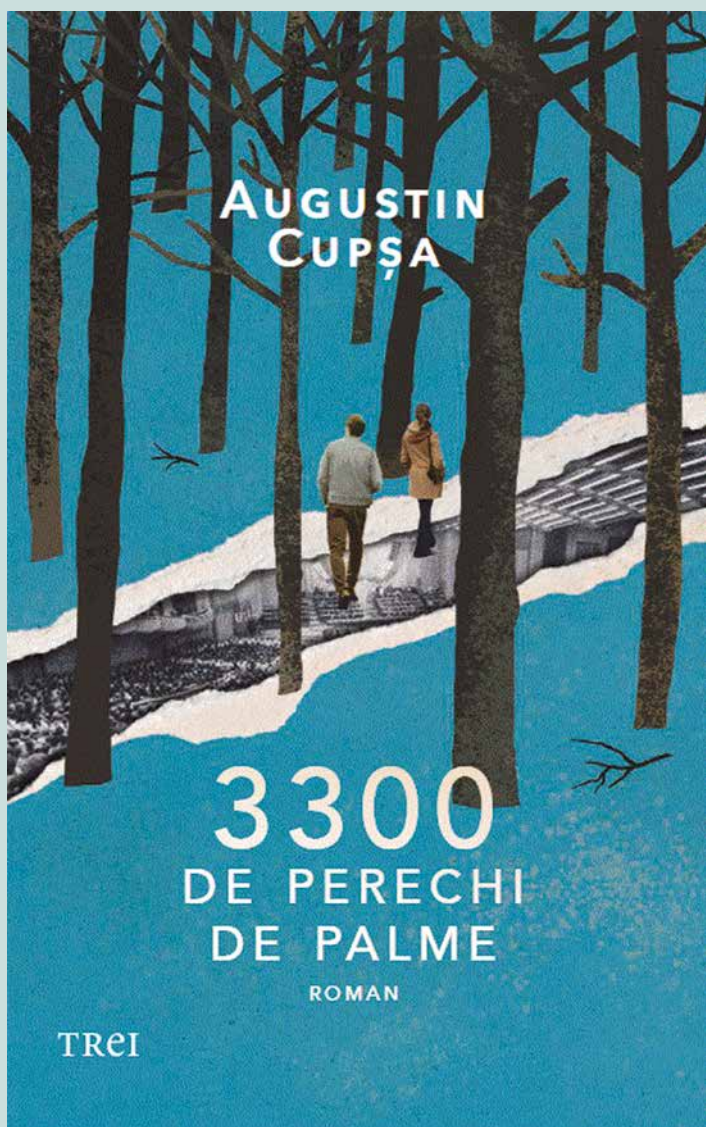
La tablette dans la main gauche et la bouteille dans la droite, Dan s'approche du monticule blanc. Il verse quelques gouttes de vin et déplace la tablette le long de la tombe, afin que *gli italiani* ne manquent rien de ce qu'il fait. Tudora se tient à côté de lui avec l'encensoir et le plateau de *coliva*.

– Est-ce qu'on voit bien, mon père ? demande le diacre.

– Oui, c'est parfait comme ça. ■



AUGUSTIN CUPȘA



AUGUSTIN CUPȘA,
3300 DE PERECHI DE PALME
[3300 PAIRES DE CLAQUES],
ROMAN

ÉDITIONS TREI, 2025, 368 P.
ISBN: 9786064028389

AUGUSTIN CUPȘA (né en 1980 à Craiova) est l'un des prosateurs roumains avec une empreinte stylistique indubitable, un écrivain réaliste pour qui l'histoire compte autant que la forme d'expression qu'elle prend. Il a étudié la médecine et travaillé comme psychiatre à Bucarest et à Paris. Plus tard, il a obtenu un diplôme de Master au Centre d'Excellence pour l'Étude de l'Image, à l'Université de Bucarest, avec un mémoire de recherche sur le selfie et la photographie de Friedl Kubelka. Il écrit des scénarios, des nouvelles, des essais, des romans et des livres pour enfants. Il a fait ses débuts en 2006 avec le roman expérimental *Perforatorii* [*Les perforateurs*], qui a reçu les prix décernés par deux importantes revues littéraires, *Ramuri* et *Mozaicul*. Il a continué avec des nouvelles et des scénarios, et, en 2017, il est revenu au roman, publiant *Așa să crească iarba pe noi* [*Et qu'ainsi pousse l'herbe sur nous*], pour lequel il a été nommé pour le prix du Club de lecture « Nepotu' lui Thoreau » [« Le petit-fils de Thoreau »], la campagne « Cititorul are întotdeauna dreptate » [« Le Lecteur a toujours raison »] des librairies Cărturești, le prix PEN Roumanie et le prix de l'Union européenne pour la littérature.

Toujours chez Humanitas sont parus les recueils de nouvelles *Marile bucurii și marile tristeți* [*Les grandes joies et les grandes tristesses*] (2021) et *Străinătate* [*Étranger*] (2022), livre nommé pour le Prix de l'Union des écrivains de Roumanie et récompensé par le prix ARIEL. ■

Synopsis

3300 perechi de palme [3300 paires de claques] est un roman aussi vaste, complexe et ambitieux qu'agréable à lire. Des histoires issues d'époques différentes, dont les protagonistes sont liés par des fils résistants au passage du temps, se succèdent de manière organique, mises en mouvement par le projet dans lequel sont impliqués deux personnages centraux : un journaliste et une photographe de dix ans sa cadette, qui partent à la recherche d'un sujet pour un reportage national, en cette année 2018, centenaire de la Roumanie. Pendant ce temps, elle cherche sa mère, qui s'est enfuie de l'hôpital, tandis que lui discute du passé avec sa propre mère, un processus qui met en lumière des traumatismes, souvent transmis de génération en génération, mais aussi la possibilité de rapprochement entre les gens, malgré les blessures qu'ils ont subies. Au cœur de ce roman qui, partant d'une histoire mineure, celle de la cuisine, finit par couvrir, par des sauts soigneusement calibrés, l'histoire d'un siècle entier et des phénomènes sociaux complexes, se trouvent des moments clés et des réalités qui ont marqué le destin de générations entières : les ravages de la Première Guerre mondiale et les facilités accordées aux orphelins de guerre, la situation des troupes roumaines prises du mauvais côté de l'histoire pendant la bataille de Stalingrad, les années du communisme roumain, la révolution de 1989 et la dureté de la transition, mais aussi les protestations et les manifestations qui se sont succédé jusqu'à la date qui marque le présent du roman. C'est un livre dans lequel le souci du style, de l'exactitude des détails et de la cohérence d'une construction épique de grande envergure est un élément majeur. L'observation sociale, les interrogations sur le passé et les dilemmes du présent, explorés par les deux protagonistes dans leur aventure journalistique, fixent les grandes coordonnées du roman. ■

Extrait

Dans une cage d'escalier, on peut voir à quel point le monde a changé, lui dit-il.

Le monde ? Comment ça ? demanda-t-elle en examinant les murs écaillés, divisés en deux par une bande brune, en haut recouverts de chaux jaunâtre, en bas peints à l'huile de couleur malachite.

Nous, ce que nous étions, lui dit-il en lui montrant un paillason en caoutchouc, comme disait ma mère. L'histoire se voit dans l'immeuble.

La jeune femme se posta devant le tableau d'affichage et examina la liste des locataires, les montants du fonds de roulement, le nombre de personnes par appartement, qui avait des dettes pour l'entretien et de combien. Après que les points thermiques ont été mis hors service, obsolètes et non rentables, après quelques années, l'eau chaude a fini par couler goutte à goutte des robinets, et les radiateurs sont redevenus aussi froids qu'avant la révolution, les années de transition ont gravi les escaliers de l'immeuble comme des chevaux tirés par une bride et ont poussé les gens à partir, certains sont retournés à la campagne, d'autres sont partis à l'étranger, et les plus chanceux ont emménagé dans les nouveaux immeubles de la société capitaliste, avec des murs tout aussi fins et des surfaces encore plus petites, où les calorimètres et les compteurs d'eau mesuraient chaque goutte de confort. La liste d'entretien. Une personne, une personne, deux personnes, une personne, zéro, zéro, zéro dans des appartements de deux ou trois pièces.

La femme qu'ils cherchaient habitait au dernier étage. La jeune fille pencha la tête en arrière et regarda le grand vide entre les escaliers qui montaient le long des murs en béton armé, sous la forme de cadrans déployés verticalement, avec des balustrades en ébonite verdâtre, interrompues, là où elles avaient été fissurées et arrachées, par de larges bandes de fer rouillé.

Dans les années 70-80, les premiers locataires ont emménagé, la plupart travaillaient dans la même usine, ils avaient à peu près le même âge, leurs enfants jouaient dans les escaliers de l'immeuble, les petits immeubles avaient un air familial.

Elle gratta avec son ongle une écaillure de peinture crème sur le coin d'une porte.

Ces encadrements sont de la première génération, on ne les trouve plus que dans le hall des poubelles, sur les portes de cave ou dans les buanderies, s'il y en a. Les portes en contreplaqué, avec une large poignée incurvée. Puis sont apparues les portes en bois de sapin, qui se fissurent, avec des losanges et des cadrans. Ensuite, les portes métalliques.

Les portes métalliques des années 90.

Tu vois, tu sais ?

Ça aurait été un reportage photo statique, les temps de changement d'une société sortie de la dictature pour se lancer directement dans la course effrénée de la consommation. Tout sur place, immobile, un après-midi où personne ne passe dans l'escalier.

Les années 2000... les fenêtres à double vitrage, les câbles Internet, les autocollants publicitaires pour les pizzas, les livraisons à domicile.

Chez nous, on a mis le point rouge.

Les points rouges datent en fait de 1990, il s'agissait de créer un fonds pour la rénovation, mais il n'y avait pas beaucoup d'argent, et il fallait prendre les risques dans l'ordre, alors les responsables des associations de propriétaires se sont précipités pour annoncer le risque sismique le plus élevé.

Les expertises avaient été réalisées par un seul architecte, des dizaines de dossiers par jour, sans même se rendre une seule fois sur le terrain. Bref, avec ou sans point rouge, les immeubles de plus en plus dégradés formaient un labyrinthe digne d'une escape room à Bucarest. Attention, le crépi tombe ! était-il écrit en petits caractères sur une feuille A4 glissée dans une pochette en plastique, fixée avec du ruban adhésif sur les murs en plâtre. Afin que les personnes âgées puissent voir ce qui était écrit, elles s'approchaient jusqu'à se retrouver sous le bord d'un ornement présentant un risque sérieux de désintégration spontanée.

Regarde, il lui a montré le plafonnier avec son cache en plastique, puis la table étroite à l'entrée, recouverte d'une nappe brodée et ornée de pompons, les lumières à capteurs, l'économie d'électricité, une bonne affaire pour le gestionnaire : les années 2010. La table pour encaisser les frais d'entretien, les réunions du comité : les années 80-90. Il s'est agrippé à l'extrémité de la balustrade.

Tu viens ?

La jeune femme était fascinée par une page en carton, encadrée de baguettes de bois sculptées, une page de calendrier avec des paysages d'hiver ou d'été. Elle a retiré avec précaution le cache de son appareil photo, comme si le moindre bruit, le moindre mouvement pouvait perturber l'image, et a reculé lentement de quelques pas. Clic, clic, clic, clic, on entendait le déclencheur : Băile Govora, Herculane, Băile et la mer. ■



© Alex Coman

PAULA ERIZANU

PAULA ERIZANU,
AICEA-I ȘI RAIUL, ȘI IADUL
[ICI, C'EST À LA FOIS LE PARADIS
ET L'ENFER],
DOCUFICTION

ÉDITIONS CARTIER, 2025, 322 P.
ISBN: 9789975868839



PAULA ERIZANU (née en 1992) est une écrivaine et journaliste très active et polyvalente, qui passe avec aisance de la poésie à la prose et à la docufiction. Elle a étudié l'histoire et la littérature au New College of the Humanities de Londres, puis le journalisme à la City University London. Elle a écrit sur les manifestations de 2009 en République de Moldavie dans *Aceasta e prima mea revoluție. Furați-mi-o [C'est ma première révolution. Volez-la-moi]* (éditions Cartier, 2011, édition trilingue). Le livre a reçu le prix de l'Union des écrivains de la République de Moldavie, catégorie écrivain débutant, et le prix du livre le plus populaire de la Bibliothèque nationale « Ion Creangă », et a été nommé aux prix « Observator cultural », dans la catégorie écrivain débutant. Elle a reçu le prix international UNESCO Allemagne pour la plus belle production de livre de l'année 2011 au salon de Leipzig. Elle a ensuite publié le recueil de poésie *Ai grijă de tine [Prends soin de toi]* (éditions Charmides, 2016). Depuis 2019, Paula Erizanu a coordonné, avec Alina Purcaru, l'anthologie *Un secol de poezie română scrisă de femei [Un siècle de poésie roumaine écrite par des femmes]*, publiée en trois volumes aux éditions Cartier. Toujours chez Cartier, elle a publié en 2021 le roman historique *Ard pădurile [Les forêts brûlent]*, écrit grâce à une bourse de la Central European Initiative. Le livre a été nommé aux prix « Sofia Nădejde » et au Festival du Premier Roman de Chambéry, en France. Elle a écrit pour les publications *BBC World Service*, *The Guardian*, *London Review of Books*, *Libertatea*, *Observator cultural*, *Dilema veche*, *Scena9*, etc. En 2019, elle a été nommée pour le prix de la Journaliste culturelle de l'année dans le cadre du concours britannique Words by Women. ■

Synopsis

À travers des récits individuels soigneusement intégrés dans le cadre de la docufiction, *Aicea-i și raiul, și iadul* [*Ici, c'est à la fois le paradis et l'enfer*] propose une histoire cosmopolite et polyphonique du siècle dernier traversé par la République de Moldavie. Paula Erizanu a rencontré et interviewé des personnes d'ethnies et d'âges différents, aux orientations politiques diverses et issues d'une multitude de couches sociales, créant ainsi une galerie des minorités de tous horizons. Ce qui a été rassemblé dans ce volume dépasse toutefois largement le cadre limité d'une simple collection de témoignages sur le passé lointain ou récent de la République de Moldavie. Il s'agit de récits complexes sur la survie et la coexistence dans un espace en proie à des épreuves constantes, avec une histoire mouvementée, qui a entraîné dans son tourbillon des Moldaves, des Juifs, des Ukrainiens, des Roms, des Russes ou des Gagaouzes, souvent membres d'une même famille. Les récits s'enchaînent dans une succession qui met en lumière la nature profondément cosmopolite de cet espace, défini au fil du temps par la dynamique dans laquelle sont entrées des héritages identitaires, des mentalités et des ethnies parmi les plus divers. De plus, ils sont assemblés dans un dialogue implicite les uns avec les autres, un choix qui propose un multiperspectivisme revigorant, comme modèle d'optique sur le passé. En outre, l'ensemble du matériel acquiert également un cadre autofictionnel, en invoquant les propres expériences et interrogations de l'auteure, qui insère dans le volume les mémoires de sa grand-mère maternelle, ainsi que de la prose dans laquelle se fondent des épisodes tirés de la réalité. En combinant fiction et documents réels, Paula Erizanu offre un panorama pertinent du passé de la République de Moldavie, toujours en lien étroit avec l'histoire mondiale, à travers les récits chargés de traumatismes, d'émotion et de dignité qu'elle revisite. La carte des souffrances dans cet espace couvre un spectre énorme, allant des déportations et persécutions jusqu'aux discriminations, migrations, pauvretés, violences et trafics d'êtres humains. Mais la carte des accomplissements et des joies dans la solidarité complète l'autre carte. *Aicea-i și raiul, și iadul* [*Ici, c'est à la fois le paradis et l'enfer*] peut être lu comme un roman historique monumental, à plusieurs voix, et comme un document troublant qui témoigne, avec ses lumières et ses ombres, du passé et du présent. ■

Extrait

Le pogrom a été perpétré par les bouchers russes, près de la rue Ismail, par là. C'est ce que me racontaient les anciens. Mes parents et mes grands-parents. Quand ils sont rentrés chez mon grand-père maternel, qui habitait en centre-ville et dont tout le monde savait qu'il était juif, ils ont attaqué la famille. C'était une famille pauvre. Ils vendaient du hareng, du sel, des babioles au marché...

Ils gagnaient à peine de quoi se mettre sous la dent. Et le frère de mon grand-père... Il avait 16 ans à l'époque. Que pouvait-il faire ? Derrière lui se trouvait sa mère. Il a pris la hache et a donné deux ou trois coups... et les a tués. La famille a compris qu'aucun avenir ne l'attendait et a rassemblé tout son argent pour lui acheter une *chefs-karta* – un billet de bateau – et l'envoyer en Amérique. Par la suite, il a très bien réussi sa vie. Son fils a été amiral de guerre. Puis nous avons perdu leur trace.

Des années plus tard, vers 1962, je jouais avec les enfants dans la rue près de la maison de mon grand-père. À l'époque, nous étions tous habillés de façon assez misérable, je le comprends maintenant. Mais un homme âgé, vêtu d'un manteau, qui ne parlait pas très bien russe, s'est approché de nous et nous a demandé : les enfants, savez-vous si Pinea Pătlăjan habitait par ici ? C'était mon grand-père. Il était décédé trois mois auparavant. Je lui ai dit : attendez ! et j'ai couru chez moi, à deux quartiers de là, à l'intersection des rues Tolstoï et du 31 Août. J'ai raconté à mes parents qu'un étranger était venu chercher mon grand-père. Mais mes parents avaient peur des Russes, ils avaient encore en mémoire l'année 1949, quand ils emmenaient les gens en Sibérie, et mon père était originaire de Roumanie, et ils ne vivaient pas tranquilles, ils avaient tout le temps peur d'être emmenés comme des *inostrants* (étrangers), comme Dieu sait quoi. Écoute, mon garçon, reste à la maison, ça ne te regarde pas, ce n'est pas permis, m'ont-ils dit. Quel âge avais-je à l'époque ? Onze ou douze ans.

Mon père était originaire de Huși, il s'appelait Zambilă, mais les Russes lui ont changé son nom en Zambilovici. La mère de mon père était une réfugiée d'Ukraine, elle est venue à Huși quand les pogroms ont commencé là-bas. Elle a eu quatre garçons et une fille avec mon grand-père.

À la maison, nous menions des activités contre-révolutionnaires. Mon père avait une belle voix... Quand il était petit, il allait chanter à l'église, à la synagogue et aux mariages pour gagner un peu d'argent pour la famille. Et quand les réfugiés roumains se réunissaient chez nous, ils fermaient les fenêtres, prenaient une gorgée d'alcool et chantaient des chansons roumaines et juives du *shtetl*, des petites villes... Joue-moi une chanson, ménétrier... Ma grand-mère jouait de la

flûte. C'était considéré comme un complot contre l'État. J'avais environ cinq ans et ils me donnaient des bonbons et m'envoyaient dehors pour surveiller, pour leur dire si quelqu'un arrivait...

Je parlais russe avec ma mère, roumain avec mon père, yiddish avec ma grand-mère, mais français avec ma tante, qui était revenue d'évacuation, car elle avait terminé ses études secondaires. Nous vivions tous près de nos cousins. Mon père, bien qu'il n'ait fait que deux années d'études, connaissait neuf langues. Grâce à lui, je parlais comme un Bucarestois du royaume quand j'étais enfant. J'ai appris à lire en roumain en même temps qu'en russe. À partir d'un livre de contes de Ion Creangă, vert, bien abîmé, imprimé en Roumanie, qui s'appelait *Harap Alb*. Il appartenait à mon père. C'était mon ABC. Vous comprenez, Mademoiselle Paula, quel embrouillage j'avais dans la tête ? Quand je suis allé à l'école, les professeurs me demandaient : dans quelle langue parles-tu, Iochka, ce n'est pas du russe, n'as-tu pas honte ? J'étais tellement en colère que pendant des années, je n'ai plus parlé du tout. Des années plus tard, une professeure de français diplômée de la Sorbonne, Ana Saulovna, elle aussi issue d'une famille déportée par les Russes, m'a aidé à retrouver la parole et à renforcer mon français. J'ai parlé yiddish tant que tous les miens ont vécu. Dans ma famille, il y a des Moldaves, des Juifs, de tout. ■





ANDREI GOGU



ANDREI GOGU,
TATĂL MEU CARE EȘTI PE PĂMÂNT
[MON PÈRE QUI ES SUR TERRE],
ROMAN

ÉDITIONS LITERA, 2025, 528 P.
ISBN: 9786303425290

ANDREI GOGU (né en 1995) est diplômé de la Faculté des lettres et titulaire d'un master en études littéraires de l'Université de Bucarest. Il est professeur de littérature roumaine et d'anglais. Il a publié des nouvelles dans des revues et sur des plateformes littéraires telles que *Revista de Povestiri*, *Revista Familia*, *Cod de Poveste*. Il a fait ses débuts avec le roman *Tatăl meu care ești pe pământ* [Mon père qui es sur terre] (2025) aux éditions Litera, un roman qui a reçu des critiques élogieuses. ■

Synopsis

En suivant les parcours de deux personnages, Iulian et Magda, deux jeunes en difficulté qui finissent par tomber amoureux, Andrei Gogu dresse au fur et à mesure une carte des problèmes tabous qui marquent la société roumaine : l'alcoolisme, le racisme, la discrimination fondée sur l'origine ethnique, le genre et l'orientation sexuelle, la violence à l'égard des femmes, la misogynie ou encore la prolifération de pratiques pseudo-scientifiques qui promettent de guérir les traumatismes, dans un environnement qui les produit et les nie constamment. Iulian est un jeune libraire précaire, diplômé d'une faculté de géographie, élevé dans une famille détruite par l'alcoolisme de son père et lui-même profondément affecté par la mort de sa mère. Magda est professeure de roumain et d'anglais, elle lutte contre une montagne de préjugés et ses propres démons familiaux : l'absence de son père biologique, le racisme de sa mère, la violence de son père adoptif, la découverte de la vérité sur l'héritage ethnique qu'elle incarne, en tant que fille d'un père rom. Les deux personnages principaux interagissent avec une pléthore d'autres protagonistes, issus de différentes couches sociales, commentent des idées, critiquent le dogmatisme religieux et les modèles d'éducation patriarcale, surmontent ou traitent leurs traumatismes (l'avortement est l'un des plus importants, outre l'alcoolisme, la pauvreté et la discrimination raciale) et finissent par se rapprocher l'un de l'autre, avec compréhension et pardon. C'est un roman ambitieux, une fresque de la jeunesse rebelle, qui jette un regard critique sur les schémas et les rôles qui lui ont été imposés par la famille et la société, un collage de types très divers d'oralité et une radiographie lucide d'une société qui, dans sa course aveugle au profit et au statut, sacrifie ses sujets en générant sans cesse de nouvelles formes de consommation, des faux-fuyants et de l'aliénation. ■

Extrait

Ma mère ne m’a jamais jugé parce que je n’étais pas croyant, et la petite croix qu’elle m’a offerte n’avait aucune signification religieuse pour moi, tout comme si vous l’aviez offerte à un indigène d’Amazonie et que celui-ci y eût vu un signe d’estime (ou une pointe de flèche) et non un symbole du Christ. Comme toutes les familles roumaines, nous avions l’icône habituelle sur la machine à laver, devant laquelle brûlait une bougie les jours où ma mère cuisinait quelque chose d’un peu inhabituel.

Pour moi, la religion a toujours eu une importance strictement gastronomique. Je pourrais même dire que cela me rapproche davantage du Christ que ce n’est le cas pour beaucoup de chrétiens. Peu de gens parlent du fait que ce morceau de pain et cette cuillère de vin que le prêtre nous fait avaler étaient autrefois, avant l’an 364, un festin. On l’appelait agape (amour), et les chrétiens s’y réunissaient pour boire du vin et manger de l’agneau et du pain azyme. Ils ont compris eux aussi que l’on ne peut s’intéresser aux besoins d’autrui qu’une fois l’estomac plein. Celui qui reçoit de la nourriture accepte aussi des idées. Après plusieurs excès, l’Église primitive a interdit les agapes et a obligé les fidèles à prendre leur repas dominical chez eux. Au moins, il nous reste les aumônes.

Les rares souvenirs que j’ai de mon enfance à Jegălia sont gardés vivants grâce aux vagues d’enthousiasme qui me traversaient quand quelqu’un mourait et que le menu quotidien changeait. C’était un village assez grand. Tout le monde ne connaissait pas tout le monde, donc mes parents n’étaient pas conviés à beaucoup de commémorations. Nous étions si pauvres que nous mesurions le temps en fonction des volailles que ma grand-mère abattait : une poule – une semaine s’était écoulée, un canard – un mois s’était écoulé, une oie – le temps avait changé, un dindon – quelqu’un était mort, un cygne – la maire l’avait écrasé avec sa Lada. Après ma mère, la viande était mon deuxième amour, et une cuisse de volaille par semaine constituait une sorte de flirt, me faisant rêver du moment lointain où je retrouverais ce goût qu’aucun légume ne pouvait remplacer.

C’est Cristinuța qui m’a tiré de mes rêveries en me prenant par la main et en me disant : *Viens avec moi, on va chercher*. Cela pouvait signifier des centaines de choses : des fruits, des noix, des champignons ou des jouets trouvés dans la décharge du village, des escargots, des limaces, des bouchons de bouteilles, des pièces de monnaie, des nids avec des œufs, des tas de sable dans lesquels creuser des galeries, des souris, des serpents, des grenouilles, des têtards, des vers de terre, des bourdons à attacher avec du fil, de la résine, des papillons, des libellules, des scarabées à attacher à une boîte d’allumettes, des canards sauvages.

Je ne lui ai même pas demandé quoi. J'aurais été satisfait de n'importe lequel, mais son choix ce jour-là m'a rendu heureux pour le restant de ma vie rurale. Nous avons commencé à rechercher des personnes décédées.

Plusieurs fois par semaine, nous parcourions les ruelles du village et tendions l'oreille à tout ce qui pouvait indiquer un rassemblement. Quand nous en trouvions un, nous grimpons sur le mur de clôture, en penchant nos têtes et en attendant. Lorsque la clôture était trop haute, nous nous plaçons devant le portail, qui était toujours ouvert. Il ne fallait pas longtemps avant que quelqu'un nous invite dans la cour, nous demande à qui nous appartenions – moment où je répondais à *mon grand-père* –, il riait, nous invitait à table, s'assurait que nous avions dit haut et fort *voda prosti*, nous régalaient d'un festin à base de volaille et nous donnait également une tasse de *coliva* saupoudrée de mini dragées colorées, des sachets d'autres bonbons, des gâteaux secs, des chips de maïs, des caramels et des petits croissants où il était difficile de trouver un peu de chocolat, mais qui étaient tout de même bons.

Parfois, nous n'arrivions pas à l'heure du repas, mais à la messe qui précédait, et nous devons donc prendre notre mal en patience et assister à tout le rituel. Les premières fois, j'ai été choqué par la facilité avec laquelle les femmes du village passaient d'une expression stoïque à une expression larmoyante, par la façon dont elles criaient, se tiraient les cheveux et se tordaient comme des vagues noires sur *Veşnica pomenire*, promesse de garder la mémoire du défunt éternelle. Avec le temps, j'ai été conditionné à la manière pavlovienne et je sentais l'eau à la bouche lorsque quelqu'un pleurait. Ce n'est que quelques années plus tard, après avoir déménagé en ville et avoir entendu ma mère pleurer à plusieurs reprises, que j'ai réussi à ne plus penser à la nourriture.

Je ne sais pas comment cette femme, avec ses traumatismes, a trouvé la force de ne pas se réfugier dans l'église et de ne pas juger les autres. Elle croyait en papa et en moi, et il s'est avéré que l'un de ces dieux n'était pas vrai, et que l'autre n'a rien pu faire pour la sauver. ■

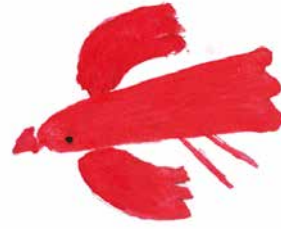


ANDREEA IONESCU-BERECHET

ANDREEA IONESCU-BERECHET,
SUS E NUMELE MEU, ILA !
[C'EST MON NOM, ILA !],
ROMAN

ÉDITIONS CORINT, 2025, 320 P.
ISBN: 9786303611129





ANDREEA IONESCU-BERECHET est scénariste de formation, diplômée de l'UNATC, section Cinématographie-Scénarisation, et titulaire d'un doctorat en Cinématographie et Médias. Pendant 20 ans (1993-2013), elle a travaillé à la télévision en tant que journaliste, productrice, scénariste et responsable du contenu et de la recherche. Elle est actuellement professeure associée à l'Université de Bucarest et à l'École nationale d'études politiques et administratives. Elle a publié deux ouvrages non romanesques, *Divele lui Stalin : De la Idolii de lut la Star Sistemul sovietic* [Les Divas de Staline : des Idoles d'argile au star système soviétique] et *Diva socialistă : Modelle feminine în cinematograful est-european* [La Diva socialiste : Modèles féminins dans le cinéma est-européen], tous deux parus en 2020 aux éditions Tritonic. Elle a écrit des scénarios de longs, moyens et courts métrages, ceux de ses années d'études ayant remporté des prix importants. En littérature, elle fait ses débuts avec le roman *Sus e numele meu, Ila!* [C'est mon nom, Ila !], publié en 2025 aux éditions Corint, dans la collection Corint Fiction. ■

Synopsis

Sus e numele meu, Ila ! [C'est mon nom, Ila !] suit le parcours d'une jeune fille, Ileana Iordăchescu, depuis la mort de son père, officier pendant la Première Guerre mondiale, et que sa mère l'envoie dans un foyer pour orphelins de guerre, jusqu'à son admission à l'Académie des Beaux-Arts, où elle embrasse sa vocation de peintre et vit ses premières aventures dans sa ville natale de Constanța et dans le Quadrilatère multiethnique de l'entre-deux-guerres. C'est un roman complexe, écrit dans un style fluide et clair, qui, outre le destin individuel de la protagoniste, offre un tableau réaliste et impitoyable des réalités de la Roumanie de l'entre-deux-guerres. L'histoire inclut de manière organique des observations sur les préjugés dont étaient victimes les femmes, sur l'antisémitisme et l'intolérance, sur les énormes différences de classe, l'obsession du statut social et le souci de préserver les apparences dans les foyers bourgeois. La première partie du livre se concentre sur les années qu'Ila passe à l'orphelinat, une institution née d'une impulsion charitable et parrainée par la Société orthodoxe nationale des femmes roumaines, où les filles étaient soumises à des privations extrêmes, à des humiliations quotidiennes, au contrôle et à la violence. La blessure de l'abandon, la froideur de la mère qui trouve les justifications les plus nobles pour éloigner ses filles – trois d'entre elles sont placées à l'orphelinat, et la quatrième mariée à un homme riche, violent et beaucoup plus âgé –, les traitements humiliants qu'elle subit à l'orphelinat alimentent l'ambition d'Ila de se forger, à tout prix, son propre chemin et de refuser une vie de servitude. La deuxième partie suit ses découvertes personnelles, en tant qu'artiste en herbe. Le roman s'inspire de la figure de la grand-mère de l'autrice, l'artiste-peintre Constanța Stratulat, et raconte l'histoire vivante et pleine d'espoir du chemin vers l'émancipation d'une femme, dans une société hostile à son égard et à l'égard d'autres catégories qui ne correspondaient pas aux normes strictes de l'époque, plus intolérantes qu'on ne le croyait. Roman d'apprentissage avec une protagoniste combative, roman historique documenté en détail et fresque des mentalités, des inégalités et des dynamiques sociales de la Roumanie de l'entre-deux-guerres, ce roman est l'une des fictions les plus cohérentes et les plus incisives de l'année 2025. ■

Extrait

Beaucoup de choses des premières années à la « pension des orphelines », comme disaient ces dames, se sont mélangées, comme se mélangent nos chaussettes mouillées laissées le soir devant le poêle. Il ne reste que des fragments de punitions, des bribes de cours de dessin, de mathématiques ou de français, les visages renfrognés des intendantes, coupés de leur contexte, juste leurs visages, comme les grenouilles dans des bocaux dans un laboratoire, pour vous effrayer avec leur rictus.

Parmi tous les petits événements du début, je me souviendrai toujours du premier Noël. Et ici, ce n'est pas une histoire avec un sapin ou des chants fredonnés à la lueur des bougies, non. C'est la grande bataille et tout ce qui a suivi ! Tout a commencé avec Madame Maior, directrice de l'établissement institutionnel et présidente des comités féminins, membre éminente de la Société orthodoxe nationale des femmes roumaines – en un mot « La grosse ». Elle a d'abord prononcé un discours depuis le balcon sur la naissance de l'enfant Jésus, la crèche, Marie et les Rois mages. Dans un esprit chrétien, elle a conclu en disant « Prenez et réjouissez-vous », et a lancé deux poignées de bonbons emballés dans du papier brillant depuis le balcon du premier étage, celui qui donne sur la salle des professeurs, vers nous, les filles rassemblées dans la cour. Personne ne s'attendait à cela. Quel carnage en bas ! Comme nous étions serrées les unes contre les autres, nous sommes restées figées pendant quelques secondes. Puis, chacune s'est penchée, essayant d'attraper une perle sucrée et brillante. Nous étions comme des poules enragées ! Penchées, certaines à quatre pattes, nous nous marchions sur les mains, nous nous mordions les unes les autres, nous nous emmêlions dans nos écharpes trop longues, nous arrachions les trésors scintillants des poings des autres. Mais, comme cela arrive souvent, après des jours d'abstinence, d'illusions et de faim, il y avait en nous une effervescence, une ébullition qui a explosé. Je me suis battue avec tant de fougue qu'à la fin, voulant jeter quelque chose dans les yeux de l'une d'entre elles et n'ayant rien d'autre à portée de main, j'ai jeté le précieux bonbon que j'avais ramassé avec difficulté. Une telle rage m'a envahie, par dépit, que je frappais dans tous les sens, sans plus rien prendre en compte. Je n'avais plus ni bonbon, ni contrôle. Après avoir tiré une fille plus grande par les cheveux, au point de presque lui cogner la tête contre le sol, deux autres filles, ses camarades, m'ont acculée. L'une me tenait les mains par derrière et l'autre se tenait devant moi en me donnant des coups de poing au visage et des coups de genoux dans le ventre. C'est ainsi qu'Agatha m'a vue, et elle s'est rapidement placée derrière celle qui me frappait avec les genoux dans

le ventre. Grande comme elle était, elle a posé sa main sur la nuque de celle-ci et, en poussant avec son coude, l'a fait tomber à plat ventre, les jambes en l'air. Celle qui me tenait, surprise, m'a lâchée et a voulu se précipiter sur Agatha, mais le sifflet de la directrice a tout arrêté.

Seules nous deux avons été punies : balayer et niveler le sable dans la cour. Une pluie froide de décembre avait commencé à tomber, plutôt une neige fondue. Le sable était humide et lourd, le râteau ne servait plus à rien. Penchées en avant, nous nivelions la grande cour à l'aide d'un morceau de bois, tandis que la bruine tombait sur notre dos et notre ventre, comme les doigts d'un pianiste mort. Nous ne savions plus où nous en étions, nous étions mouillées et gelées, quand enfin une gardienne est sortie et nous a fait rentrer. Nous grelottions sous les couvertures, mais nous ne pouvions pas dormir. ■



DAN LUNGU



DAN LUNGU

SB GRAVITAȚIA MEMORIEI

Reportaje (auto)biografice



DAN LUNGU,
SUB GRAVITAȚIA MEMORIEI.
REPORTAJE (AUTO)BIOGRAFICE
[SOUS LE POIDS DE LA MÉMOIRE.
REPORTAGES (AUTO)BIOGRAPHIQUES],
DOCUFICION

ÉDITIONS POLIROM, 2025, 232 P.
ISBN: 9786303442907

DAN LUNGU (né en 1969) est l'un des écrivains roumains les plus appréciés, ses livres ayant été traduits dans de nombreuses langues. Depuis le début des années 2000, il a publié régulièrement des recueils de nouvelles – *Băieți de gașcă* [Les copains de la bande] (1^{ère} éd., 2005 ; 2^e éd., 2013), *Proză cu amănuntul* [Prose au détail] (2^e éd., 2008) et *Părul contează enorm* [Les cheveux comptent énormément] (2019), des romans – *Raiul găinilor* [Le Paradis des poules] (1^{ère} éd., 2004 ; 2^e éd., 2007 ; 3^e éd., 2010 ; 4^e éd., 2012), *Sunt o babă comunistă!* [Je suis une vieille coco !] (1^{ère} éd., 2007 ; 2^e éd., 2010 ; 3^e éd., 2011 ; 4^e éd., 2013 ; adapté au cinéma en 2013 par Stere Gulea ; 5^e éd., 2017 ; 6^e éd., 2022), *Cum să uiți o femeie* [Comment oublier une femme] (1^{ère} éd., 2009 ; 2^e éd., 2010 ; 3^e éd., 2011), *În iad toate becurile sunt arse* [En enfer toutes les ampoules sont grillées] (1^{ère} éd., 2011 ; 2^e éd., 2014), *Fetița care se juca de-a Dumnezeu* [La petite fille qui jouait au bon dieu] (1^{ère} éd., 2014 ; 2^e éd., 2016 ; 3^e éd., 2018), *Pâlpâiri* [Vacillements] (2018) et *Șoferul din Oz* [Le chauffeur d'Oz] (2022) , ainsi que des livres pour enfants – *Vlogger la 13 ani sau Buncărul cu bunătăți trăsnite* [Vlogger à 13 ans ou le Bunker aux douceurs de ouf] (2021, 2022) et *Principiul viselor comunicante sau Vlogger la vreo 14 ani* [Le principe des rêves communicants ou Vlogger à quelque 14 ans] (2024). Tous ses écrits sont publiés aux éditions Polirom. C'est également là qu'il a coordonné les volumes collectifs *Tovarășe de drum. Experiența feminină în comunism* [Compagnonnes de route. L'expérience féminine sous le communisme] (en collaboration, 2008), *Str. Revoluției nr. 89* [89, rue de la Révolution] (en collaboration, 2009), *Cărți, filme, muzici și alte distracții din comunism* [Livres, films, musique et autres divertissements sous le communisme] (en collaboration, 2014) et *Cartea copilăriilor* [Le livre des enfances] (en collaboration, 2016). En 2011, il a reçu l'insigne de « Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres » pour sa contribution à l'enrichissement du patrimoine culturel français. ■

Synopsis

Sub gravitația memoriei [Sous le poids de la mémoire] est le genre d'ouvrage qui échappe aux classifications habituelles, réussissant à superposer des éléments issus de genres connexes : prose, mémoires, essai, histoire ou reportage. Le livre part d'éléments personnels, qui servent de déclencheurs ou de prétextes pour explorer des sujets très ouverts, tant pour les lecteurs autochtones que pour ceux qui souhaitent découvrir des détails uniques sur la Roumanie, son passé et ses réalités. En écrivant, par exemple, sur l'histoire d'une usine à sucre fondée par un entrepreneur français au XIX^e siècle dans un village de Moldavie, il finit par montrer comment l'argent de cette entreprise a financé l'avant-garde roumaine et comment les écrivains juifs ont ouvert et connecté la culture roumaine avec l'extérieur, en particulier avec la culture française. De l'histoire d'un prince converti à la littérature d'avant-garde et au communisme, Scarlat Callimachi, on passe à des commentaires sur les jeux et les jouets dans la Roumanie communiste, sur le rôle énorme joué à l'époque par un livre de cuisine (celui de Sanda Marin), dont les éditions reflètent les changements sociaux qui se sont succédé au fil des ans, ou sur la mobilité fantastique de certains personnages de la communauté juive locale, comme la peintre Eren Eyüboğlu (née Ernestine Leibovici, à Iași), qui, après des études à Paris, s'est installée et mariée en Turquie, devenant une référence pour le modernisme turc dans les arts plastiques. Rédigé dans un style frais et accessible, le livre regorge d'histoires captivantes, d'humour et de détails rares, qui révèlent des éléments essentiels sur les mentalités, les transformations dans le domaine politique et les innombrables liens entre l'espace local et l'histoire mondiale. ■

Extrait

Il convient de noter que, malgré le changement radical de régime politique, le livre de Sanda Marin continue de connaître un grand succès, malgré toutes les adaptations idéologiques imposées par la dictature. Les gens mangent et s'habillent, quelle que soit la rigueur ou la prospérité de l'époque, et ils essaient de le faire avec autant de créativité que le permettent les temps.

Le nouveau régime populaire, antibourgeois et athée, se lance avec enthousiasme dans les expropriations, les purges et la censure. De nombreux livres ont été brûlés ou interdits, transférés dans des fonds secrets. Le livre de cuisine de Sanda Marin échappe assez facilement, pourrait-on dire, à cette fureur révolutionnaire et idéologique. Les quatre éditions des années 50 sont plus pauvres en recettes (passées de 1.300 à 850), les ingrédients ou les noms considérés comme bourgeois sont supprimés ou adaptés, et la mention « de carême » disparaît des recettes dédiées, afin d'éviter toute référence à l'obscurantisme religieux. L'œil vigilant de la censure ne laisse rien au hasard dans la cuisine du prolétariat : disparaissent « le caviar noir, la galantine de dinde, le Chateaubriand et la Bouillabaisse, le consommé, le soufflé surprise ou les célèbres brioches moldaves (avec 100 œufs pour 5 kg de farine) », comme le remarque Oana Bârna. Ensuite, « la sauce hollandaise et la sauce française ont perdu leur nom classique, la première devenant sauce au beurre et l'autre sauce à la farine et aux œufs ; la sauce béchamel, la sauce blanche ("selon les recettes françaises") ou les petits pois verts à la française ont complètement disparu ; le riz à l'impératrice ou les petits pois verts à l'anglaise ont été renommés ; le Studentenbrot est devenu un gâteau à la chapelure ». En revanche, quelques recettes russes font leur apparition, comme les pirojkis et les vatruchkis, qui seront retirées des éditions des années 60, avec le réveil du nationalisme roumain au plus haut niveau.

Les années de libéralisme et de relative prospérité reviennent avec des éditions enrichies du livre, proches de celles de l'entre-deux-guerres, la dernière paraissant en 1969, huit ans après la disparition de l'auteure. Ensuite, il y a une pause. Dans la pénurie des années 80 – avec les files d'attente pour les denrées alimentaires, le froid dans les logements et la police politique omniprésente –, le livre de cuisine de Sanda Marin passait de main en main, laissant aux gens le sentiment de faire un geste clandestin. Vu le degré d'intrusion et de précision atteint par la censure, qui supprimait des recueils de poésie des mots tels que « lumière », « obscurité », « radiateur », « viande », « sucre », « huile », « farine » ou « pain », ce livre de cuisine aurait dû être réduit à néant dans le cas d'une réédition. C'était l'époque des ouvrages sur l'alimentation rationnelle

à base de soja et de poisson océanique, des brochures qui vous apprenaient à préparer un sandwich et à faire des compotes, des confitures et autres conserves maison, plutôt consacrées à une cuisine de survie.

L'ascension et le déclin du régime peuvent être lus dans le destin du livre de Sanda Marin comme dans un électrocardiogramme, avec une longue ligne continue à la fin. ■





© Anamaria Manolescu

ION MANOLESCU

ION MANOLESCU,
CEILALȚI
[LES AUTRES],
ROMAN

ÉDITIONS NEMIRA, 2025, 880 P.
ISBN: 9786064320506



ION MANOLESCU (né le 15 avril 1968) est écrivain et maître de conférences à la Faculté des lettres de l'Université de Bucarest, où il enseigne la littérature roumaine (XX^e et XXI^e siècles). Il a été boursier du New Europe College (NEC) en 1996-1997, du Netherlands Institute for Advanced Study (NIAS) en 1998, du New Europe College-LINK (NEC-LINK) en 2005-2006 et a publié des ouvrages théoriques solides, ses centres d'intérêt étant l'hypertexte, la vidéologie ou encore le canon de la bande dessinée : *Noțiuni pentru studiul textualității virtuale* [*Notions pour l'étude de la textualité virtuelle*] (éditions Ars Docendi, 2002), *Videologia. O teorie tehnno-culturală a imaginii globale* [*Vidéologie. Une théorie techno-culturelle de l'image globale*] (éditions Polirom, 2003), *O lume dispărută. Patru istorii personale urmate de un dialog cu H.-R. Patapievici* [*Un monde disparu. Quatre histoires personnelles suivies d'un dialogue avec H.-R. Patapievici*] (coauteur, éditions Polirom, 2004), *Explorări în comunismul românesc* [*Explorations dans le communisme roumain*] (coauteur, vol. I-II, éditions Polirom, 2004-2005). Outre *Ceilalți* [*Les autres*] (éditions Nemira, 2025), il a publié deux autres romans : *Alexandru* (éditions Univers, 1998) et *Derapaj* [*Déravage*] (éditions Polirom, 2006). ■

Synopsis

Ceialța [Les autres] est un continent fictif massif et difficile à classer dans un genre strictement défini. Le récit qui prolifère dans un excès qui semble vouloir tout englober est toutefois subsumé à des interrogations d'ordre philosophique, qui concernent la nature de la réalité et la capacité de notre esprit à la percevoir ou à la générer. Mêlant spontanément le récit le plus solide à des références issues des domaines d'avant-garde de la science et de la littérature spéculative – neurosciences, physique, littérature cyber et théories du multivers –, *Ceialța [Les autres]* devient un kaléidoscope trompeur, qui se propose d'englober ce que nous désignons par réalité consensuelle : les failles du passé, les hypostases de la vie d'un narrateur peu crédible, le professeur de neurologie cognitiviste Alexandru Robe, quatre histoires d'amour compliquées et une multitude de références, qu'elles soient obscures ou issues de la culture pop. La pléiade de personnages qui se rencontrent dans ce roman est liée non seulement par des interactions concrètes, mais aussi par un vaste réseau de références littéraires, musicales (d'Armin van Buuren à Costanzo Antegnati), de bandes dessinées et de théories scientifiques de pointe. *Ceialța [Les autres]* est un continuum baroque d'événements, de théories et de citations, dans lequel le centre d'intérêt reste toujours la réalité de l'esprit, la relation entre l'esprit et son support biologique, sa capacité à générer des jeux, de l'espoir, du désir ou des pièges, en bref, la réalité. Bucarest est la scène réaliste principale du roman, qui amalgame, comme dans un grand poème avant-gardiste, des fragments de prose écrite dans le plus pur style balzacien avec des passages à la Pynchon et des membranes intertextuelles, dans une réalité multiforme, stratiforme et pulsatile. À la fois expérimentation et mélange fictionnel dans lequel se fond une connaissance littéraire encyclopédique, *Ceialța [Les autres]* est l'un des projets fictionnels les plus ambitieux, innovants et complexes de ces dernières années. ■

Extrait

« Plus tu avances vers l'avenir, plus tu retournes vers le passé. »

« Pourquoi ferais-tu cela ? » Le visage de Sarina exprimait de l'inquiétude. Et un début de mécontentement. Engrenage dur, circuits organiques suspects. Je vous avais prévenu avec qui je m'étais associé.

« Pour récupérer le morceau le plus proche. *N – I*. Exactement ce que tu aimes : Corelli, Lully, Fibonacci, Macaroni. » Je lançais à la hâte des noms de compositeurs trouvés sur Wiki, en défilant des graphiques floraux sur les écrans de mon esprit.

« J'adore ça, tu penses... Tâche toi-même de vivre avec l'homme sans présent », s'écria Sarina. Elle me tournait le dos pour que je ne voie pas ses larmes.

Je savais quelles conséquences auraient mes paroles. Mais c'était comme ça : je ne pouvais pas lui mentir. On ne ment qu'à ceux qu'on aime. Aux autres, on dit la vérité. Il était plus important pour moi de puiser mon intensité dans les replis tortueux et parfois douloureux du passé que de me projeter les yeux fermés dans l'avenir, prêt à trouver le bonheur dans l'oubli. *Les autres* se préoccupaient suffisamment de mon avenir pour que je n'aie plus à me fatiguer à le planifier.

Le présent, avais-je envie de lui dire, ne vaut de toute façon pas grand-chose. On n'a pas le temps de le vivre qu'il est déjà passé. C'était comme si j'expliquais à des étudiants de première année comment fonctionnent les cellules responsables de la perception du temps. Les neurones avec des récepteurs temporels en plusieurs variantes. Je savais de quoi je parlais. J'étais le seul à les avoir découverts, à partir des équations d'un ami américain, Polchinsky.

Je m'explique.

Avez-vous remarqué que rien ne se passe en ce moment ? Vous avez bien entendu : *rien*. Les choses se sont produites ou se produiront. L'instant n'existe pas. Les Grecs et les Romains l'ont constaté. Bergson et Sfîntescu aussi.

Alors, à quoi bon dire « Je déshabille Chris. Ma main se glisse sous la bordure de sa culotte » ? Ou : « J'ai envie de toi, Laura. Je ne veux que toi ». Pourquoi prononcerais-je ces platitudes, alors que les événements qui leur correspondent se sont consumés comme la flamme vacillante d'une allumette ? À peine dits, déjà vécus. Rien de nouveau, rien de frais.

« Je t'aimerai jusqu'au bout du monde ! » Sérieusement ? Où ? Quand ? Peut-être dans un autre univers, avec d'autres règles. Habillé d'autres bandes quantiques. Pas dans le nôtre. Pas à *ce moment* précis, qui vient de se perdre avec ses sons ou ses lettres flottant dans l'air. Papillons morts de la réalité, emportés par le vent comme des feuilles mortes.

Tout ce qui se passe s'est déjà produit. Ou est sur le point de se produire. Les étudiants me regardaient avec étonnement, assommés par la chaleur et l'ennui. Pourquoi est-ce que je me creusais la tête avec ce paradoxe ? Parce que Max me le rappelait sans cesse ? « Le quatre-vingt-cinquième principe de Yuki-San. Faites très attention à lui ! »

Est-ce que je m'efforçais de le résoudre tout seul ? Est-ce que je remplissais mes tableaux d'équations non linéaires et mes feuilles A4 de figures topologiques quantiques ? Est-ce que je passais mes nuits à superposer des graphiques de Mandelbrot sur des graphiques de Sierpinski sur l'écran lumineux de mon MacBook ? Pas du tout.

J'avais des aides. La recherche exige un travail d'équipe.

Qui ? Comment, qui ? Y a-t-il encore un doute ? Ovidiu, Sophie et Cocombre masqué. Le héros exubérant de Kalkus figurait en tête des trois auteurs de l'étude ISI. Il méritait le Nobel, le Turing et le prix Yellow Kid. Il avait trouvé depuis longtemps la solution au paradoxe. Plus précisément, pour citer *Vaillant* n° 1174/12 novembre 1974, p. 21 : « *Je me tais*. Dire cela est complètement idiot, puisque, en le disant, vous parlez. Donc, vous *ne* vous taisez pas ».

Je vous avais prévenu. Inutile de continuer ainsi.

Mais le monde continue. Que nous le voulions ou non, il avance. Ou recule. Ou avance et recule. Avec moi emporté et projeté dans des milliards de variantes. Et avec *vous* (ne vous faites pas d'illusions). Avons-nous le choix ? Trouvons-nous une issue ? Dites-moi si vous résolvez *ce* problème.

Aucune émotion, aucun sursaut. $N - I$ ou $N + I$. Jamais seulement N . Une vie qui saute dans le passé et dans le futur. Ce qui a été, ce qui pourrait être. Sans présent, sans ancrage. Baignée dans des souvenirs instables et des projections variables.

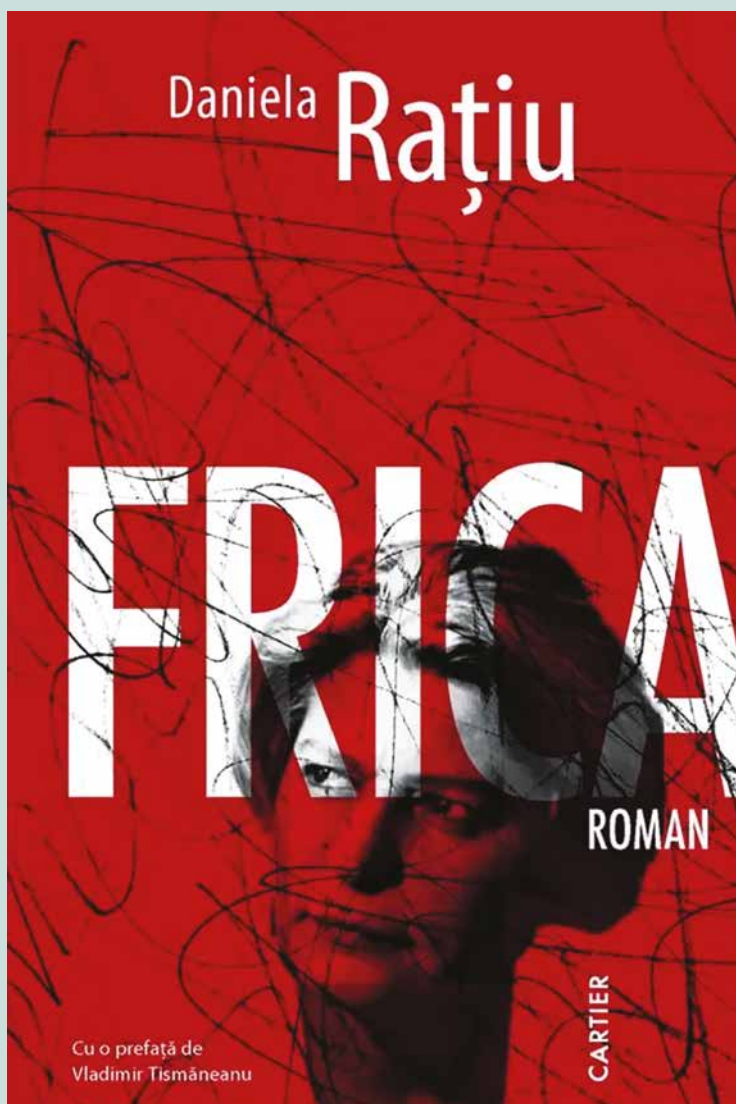
Je suis trop fatigué pour les compter, trop ennuyé pour les noter. La biologie des pensées fluctue. L'ampoule et son abat-jour métallique au plafond aussi. Lumière, obscurité, puis lumière à nouveau. De plus en plus faible. Soudainement éblouissante. Les changements opérés par *les autres* dans le tissu des années m'échappent. Mais à *eux aussi*. Je n'en suis pas sûr, c'est mon impression.

« *Je crois* » et « *il me semble* » ne sont pas des arguments. Le quatre-vingt-neuvième principe de Yuki-San. Combien de fois ne l'ai-je pas rappelé à mes étudiants...

Quelque part près de moi, j'entendais la voix de Sarina. Elle était plus résignée qu'énervée. Plus déçue qu'indignée :

« Bon sang, Alex... Comment en sommes-nous arrivés là ? Je n'ai aucun avenir avec toi. » ■

DANIELA RAȚIU



DANIELA RAȚIU,
FRICA
[LA PEUR],
ROMAN

ÉDITIONS CARTIER, 2025, 432 P.
ISBN: 9789975868655

DANIELA RAȚIU est une écrivaine polyvalente qui a publié des œuvres de prose, de poésie, de théâtre et des essais. Ces dernières années, elle s'est intéressée dans ses livres aux ravages causés par le régime communiste, en particulier après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Elle est diplômée de la Faculté des sciences politiques, de philosophie et des sciences de la communication – journalisme de l'Université de l'Ouest et de la Faculté de droit et des sciences administratives de l'Université « Tibiscus ».

Elle a fait ses débuts avec le recueil de poésie *Ciorap cu firul dus* [Bas filés] (éditions Marineasa, 2005). Elle a continué à écrire de la poésie – *Staniol* [Papier d'aluminium] (éditions Charmides, 2018), *Anestezia. Un singur poem* [L'Anesthésie. Un unique poème] (éditions Casa de Pariuri Literare, 2022) – tout en privilégiant le roman et publiant *Ochelari de damă* [Lunettes de dame] (éditions Brumar, 2005), *In Vitro* (éditions Cartea Românească, 2007), *Ultimul an cu Ceaușescu* [La dernière année avec Ceaușescu] (éditions Litera, 2022), *Sfârșitul lumii e un tren* [Un train pour la fin du monde] (2023, éditions Cartier) et *Frica* [La peur], paru en 2025 chez le même éditeur. Un extrait de *Ultimul an cu Ceaușescu* [La dernière année avec Ceaușescu] a été publié en traduction française par Florica Courriol aux éditions Magellan, dans un ouvrage collectif, alors que le roman *Sfârșitul lumii e un tren* [Un train pour la fin du monde] est intégralement paru dans la traduction française de Florica Courriol aux éditions Grasset (France), ainsi qu'en allemand, aux éditions Suhrkamp, et en norvégien chez Bonnier Norsk Forlag.

En 2015, Daniela Rațiu a été finaliste du concours de scénarios HBO, en tant que co-auteur du scénario *Pauker*, sur la chute d'Ana Pauker, qui a donné naissance au roman *Frica* [La peur]. En 2016, elle a publié le volume de théâtre *Măcelarul îi citea pe ruși* [Le boucher lisait les Russes], aux éditions Tracus Arte, et en 2022, le volume chronique-journal *Cinci luni care au salvat România. Matrioșka. Războiul hibrid și războiul lui Dragnea cu România* [Cinq mois qui ont sauvé la Roumanie. Matriochka. La guerre hybride et la guerre de Dragnea contre la Roumanie], aux éditions Casa de Pariuri Literare.

Elle est membre de PEN Roumanie et de l'Union des écrivains de Roumanie – section de Timișoara. Elle mène une activité soutenue de journaliste, en collaborant avec d'importants journaux et plateformes. ■

Synopsis

Dans *Frica [La peur]*, Daniela Rațiu propose une fiction solidement documentée sur les années où Ana Pauker (Hana Rabinson), la femme la plus importante de la nomenklatura communiste installée en Roumanie immédiatement après la fin de la Seconde Guerre mondiale, a été exclue et persécutée par les dirigeants de son propre parti. Celui qui a orchestré la chute et l'élimination d'Ana Pauker de la scène politique des années 50 était Gheorghe Gheorghiu-Dej, secrétaire général du Parti ouvrier roumain et homme le plus important de l'État. Poussé par une haine profonde envers tout ce qu'Ana Pauker représentait – son internationalisme, son judaïsme et, enfin et surtout, son statut de combattante reconnue au-delà des frontières de la Roumanie –, Gheorghe Gheorghiu-Dej, admirateur servile de Staline, sape son autorité devant le généralissime et la jette dans la prison des détenus politiques de Malmaison. Le roman se concentre sur les années pendant lesquelles Ana Pauker purge sa peine, mais aussi sur sa libération, après la mort de Staline, lorsqu'elle sort de prison, déjà malade, mais se voit assignée à résidence et surveillée en permanence par les services de sécurité. Le roman fait toutefois référence au passé d'Ana Pauker, aux persécutions qu'elle a subies lorsqu'elle était une militante communiste clandestine, à l'expérience atroce de l'antisémitisme qu'elle a vécue dans sa chair dans la Roumanie de l'entre-deux-guerres, ainsi qu'à ses compagnons de lutte politique et à ses proches. Dans ce livre, qui se déroule principalement entre 1952 et 1956, deux profils s'affrontent, celui d'Ana Pauker et celui de Gheorghe Gheorghiu-Dej, qu'elle méprise profondément. Mais, au fond, ce que dramatise le roman, c'est la confrontation entre la puissance écrasante d'un système qui finit par anéantir ses propres sujets et l'idéalisme des plus fidèles de ses adeptes.

Sans nul doute, *Frica [La peur]* renvoie à un système politique fondé sur la terreur et le contrôle, élaboré, avant d'être exporté vers les périphéries, par Staline, autre personnage important dans ce roman. ■

Extrait

Face à face, les yeux dans les yeux. Ana Pauker et Gheorghe Gheorghiu-Dej. Le visage rouge, la regardant avec défi, ses yeux brillent, son crâne chauve luit, en sueur, mais plein de l'importance politique du moment. Le rapport de force, lui, en haut, elle, en bas. Le pouvoir politique, tout ce qui compte, le pouvoir lui-même, c'est lui, Gheorghe Gheorghiu-Dej, secrétaire général du Parti ouvrier roumain, Premier ministre, vice-président du Conseil des ministres de la République populaire roumaine. Ana Pauker devant lui, maintenant, ici, ne signifie plus rien. La juive, il a mis la chienne à quatre pattes. Qu'est-ce que tu regardes comme ça, salope ? Tremble, rampe, pleure, gémis, demande grâce, juive. Tu n'as pas de voix ? Tu n'as pas de pouvoir ? Est-ce trop demander que de demander pitié ? Tu te montres encore forte ? Je pourrais te tirer une balle dans la tête maintenant et personne ne me ferait rien. Personne. Rien. Ri-en. Le crime officiel et industriel lui donne tout le pouvoir. Il se sent fort, plein, invincible.

Ces lumières, les camarades, l'alcool qui gargouille dans les gorges échauffées, entouré des fonctionnaires soviétiques, du pouvoir qu'il incarne lui-même, car Gheorghe Gheorghiu-Dej décide de tout. Qui vit et qui meurt. Dej transpire par tous les pores, la sueur coule le long de sa colonne vertébrale comme à l'époque, salope, comme à l'époque, à Moscou. Cela a pris un certain temps, mais la salope a été mise à genoux. La peau de son visage éclate de satisfaction politique. Dej est comme un animal de proie bien nourri.

Rien de l'embarras du cheminot grimpé au sommet de l'arbre. La possibilité du crime, le droit de tuer n'importe quand et n'importe qui, même Ana Pauker, malgré Molotov, Togliatti, Thorez, Manuïlsky, n'importe qui, n'importe quoi. Le pouvoir descend sur lui, c'est ce qu'il ressent, tout le pouvoir descend. Une excitation le traverse de la tête aux pieds. Le pouvoir qui s'abat sur lui lui donne des frissons dans le ventre. Sa poitrine se gonfle de fierté, il est Gheorghe Gheorghiu-Dej. Il est le Pouvoir parce qu'il détient tout le pouvoir. Regarde, la Juive est devant lui. Lui, Dej, lui a permis de sortir dans le monde. Lui, Dej, lui a donné la permission de sortir de chez elle pour montrer sa tête ici, parmi ses camarades, à l'Athénée. Regarde-les, aucun n'a le courage de parler à la Juive. Aucun n'a le courage. Ils ont tous peur de lui. Qu'ils aient peur. Personne ne bouge devant lui.

C'est Dej. Que me ferait Molotov si je te tuais ? Quoi ? Quoi ? Rien. Ghiță, Ghiță, je sais qui tu es, espèce de traître qui te frottais au Generalissimus, au bourreau suprême, Staline. Ana Pauker est là, devant toi. Ghiță, espèce de traître. Larve. Ver. C'est la guerre entre Ana Pauker et Dej. Svadba. Personne n'a encore

gagné. La victoire décisive n'est pas encore là. L'histoire veille. L'histoire te crucifiera, assassin des Juifs, criminel de la Révolution. Ana Pauker ne se sépare pas de Lénine, de Marx, d'Engels. Non, Ghiță. Dej et Staline, vous avez trahi la Révolution, Lénine et Marx. Lénine a écrit noir sur blanc que si la révolution se terminait par une victoire décisive, alors nous réglerons nos comptes avec le tsarisme à la manière jacobine ou plébéienne, en anéantissant sans pitié les ennemis de la liberté, en écrasant par la force leur résistance et en ne faisant aucune con-ces-si-on à l'héritage maudit du servage, de l'asiatisme, du mépris de l'homme. Ghiță, vermisseau. Bourgeois. Anti-Lénine, bourgeois. ■

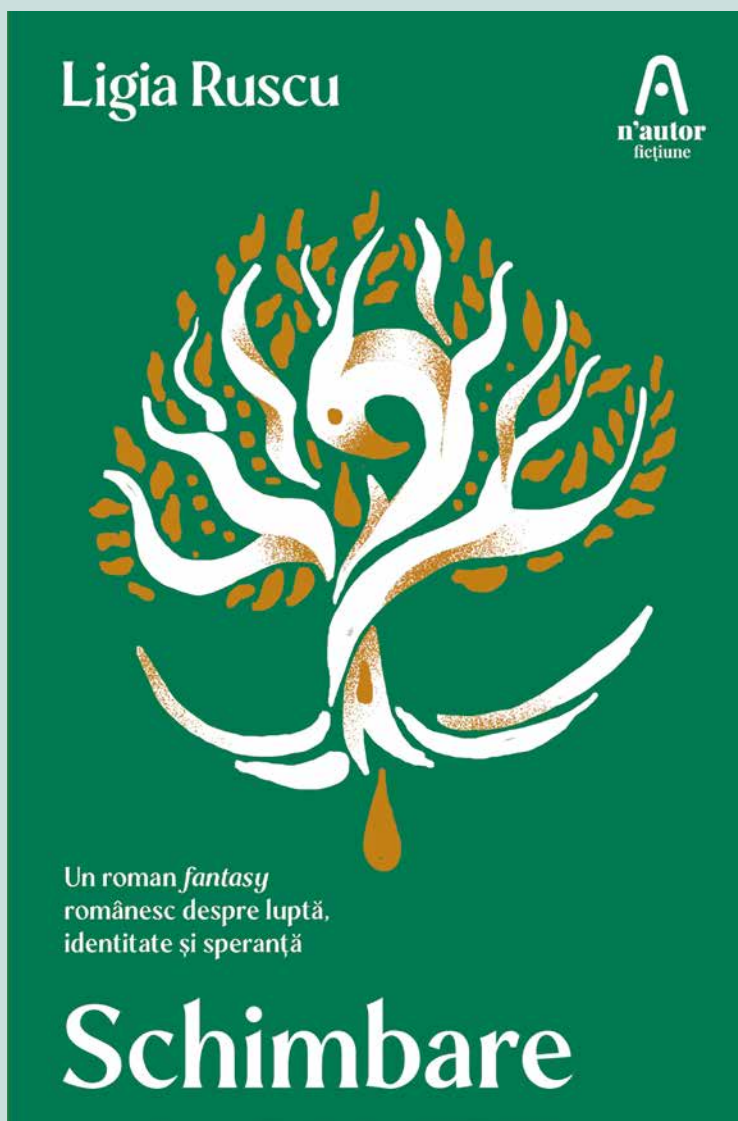




LIGIA RUSCU

LIGIA RUSCU,
SCHIMBARE
[CHANGEMENT],
ROMAN

ÉDITIONS NEMIRA, 2025, 480 P.
ISBN: 9786064320278



LIGIA RUSCU (née en 1967 à Timișoara) est, à la base, historienne et chercheuse spécialisée dans l'hellénisme et l'histoire antique. Elle a étudié à l'université Babeș-Bolyai de Cluj, où elle enseigne l'histoire antique et publie des ouvrages spécialisés, tels que *Relațiile externe ale orașelor grecești de pe litoralul românesc al Mării Negre* [Les relations extérieures des villes grecques de la côte roumaine de la mer Noire] (2002). Elle écrit aussi des romans historiques aussi bien documentés que clairs et captivants, le suspense étant un élément majeur de ses écrits. À ce jour, elle a publié les titres suivants : *O dimineață la vânătoare* [Une matinée à la chasse] (éditions Polirom, 2014), *O căutare* [Une quête] (éditions Polirom, 2017) et *Cantemir. Inorogul în lavirinthul neștiinței* [Cantemir. La licorne dans le labyrinthe de l'ignorance] (éditions Polirom, 2023), ainsi qu'un livre pour enfants, *Aventurile lui Aleodor* [Les aventures d'Aleodor] (éditions Curs, 2023, avec des illustrations de Raluca Ionaș). ■

Synopsis

Schimbare [Changement] est un roman fantastique dense, d'inspiration locale, plein de suspense et de détails soigneusement pensés, un univers fictif complexe peuplé de personnages très divers, de coutumes et de défis capables de susciter l'intérêt du lecteur et une vive tension. Tout se passe dans un monde inventé, Dasos, un pays autosuffisant et quasi isolé des autres contrées, qui prospère grâce à une ressource naturelle très précieuse : le rud, une sorte de résine que les habitants de Dasos produisent en incisant l'écorce des arbres, afin que le précieux rud puisse être récolté sans interruption. Le changement commence à s'installer lorsqu'un événement tout à fait inhabituel et inexplicable se produit : les arbres se guérissent d'eux-mêmes, les entailles se referment et le rud ne coule plus. À partir de là, tout l'ordre établi commence à vaciller. Dasos reposait sur la coexistence pacifique de deux grandes catégories sociales, opposées par leur statut : les célèbres et les petits. Cependant, une série de mécontentements conduit à l'émergence de figures rebelles, qui ne tolèrent plus le contrôle des puissants, les règles rigides et l'injustice masquée sous l'apparence d'un voisinage pacifique, fondé, en fin de compte, sur l'exploitation des petits par les célèbres. La mythologie locale imprègne l'esthétique de cet univers complexe, dans lequel se déclencheront des luttes pour un nouvel ordre et pour des types d'identité libérés des anciennes rigueurs. Les figures de femmes courageuses et rebelles, comme Anni ou Sevasta, deviennent des personnages mémorables, dans la galerie des rebelles aux côtés d'hommes intrépides, comme Atanas de Palaga et Felip, un navigateur qui défie à son tour les coutumes. *Schimbare [Changement]* est un roman fantastique au style unique, nourri des mythologies locales, qui dramatise, dans les limites du genre, les affrontements et les tensions qui marquent la réalité actuelle, partout dans le monde. ■

Extrait

Quand elle estima que le moment était venu, elle laissa le sac là où il se trouvait et revint pas à pas sur ses traces, jusqu'à ce qu'elle se retrouve à nouveau au carrefour devant la grande auberge. Il ne restait que quelques personnes dans la rue. Sevasta s'attendait à voir des ivrognes et des femmes de petite vertu, mais tous ceux qu'elle apercevait semblaient être des citoyens tranquilles rentrant chez eux, bien que la porte ouverte de l'auberge laissât échapper de la lumière, des bruits de voix et des odeurs alléchantes de nourriture. Son estomac gargouillait pitoyablement, mais Sevasta tourna le dos à l'auberge et partit à la recherche d'un endroit plus discret. Elle erra un moment dans les ruelles, jusqu'à ce qu'elle se retrouve devant une petite boulangerie qui s'appêtait à fermer. Elle acheta le dernier pain, le paya avec l'une des pièces de cuivre qui remplissaient désormais sa bourse et repartit. Elle n'avait plus la patience d'attendre d'arriver aux bains, alors elle mordit à pleines dents dans le pain, se disant que, même si le pays de Dasos était pauvre en céréales, il parvenait tout de même à vendre le pain à des prix inférieurs à ceux pratiqués à Cununa Râului. Elle hésita un instant à la croisée de deux ruelles, car elle ne se souvenait plus par laquelle elle était venue, et juste au moment où elle décida que la moins sombre semblait la plus accueillante, elle entendit de l'autre côté une sorte de gémissement étouffé.

Elle se déplaça vers la droite, se fondant dans le mur, et avança à pas feutrés vers le coin de la ruelle. On entendait plus clairement des bruissements et des bruits sourds, comme ceux d'une bagarre. Elle passa la tête avec la plus grande prudence derrière le coin de la maison et, à ce moment précis, quelqu'un dans la maison d'en face ouvrit une fenêtre et un rayon de lumière tomba devant elle, lui révélant les deux ombres enlacées à quelques pas d'elle. L'une, plus petite, était une femme. L'homme qui la maintenait contre le mur, un bras autour de son cou, l'autre main essayant de soulever sa tunique moulante, tournait le dos à Sevasta, mais elle aurait reconnu le dos de Brudan n'importe où. La fenêtre se referma, plongeant tout le monde dans l'obscurité. Mais Sevasta n'avait plus besoin de lumière. Elle s'avança au milieu de la rue. Le pain tomba par terre, oublié.

La chaleur partait de son front, descendait vers sa poitrine et son ventre, puis s'arrêtait dans ses paumes. Elle ne l'avait pas ressentie depuis longtemps et resta immobile un instant pour en profiter. Puis elle leva les deux mains. Brudan se figea dans sa position. Avec des mouvements lents, comme ceux d'une poupée, il se retourna sur place, lâcha la femme, se colla le dos contre le mur, écarta largement les bras et resta ainsi, crucifié. Seuls ses yeux bougeaient frénétiquement. La femme, une jeune fille, tomba à terre, étourdie.

– Fuis ! Fuis, vite ! lui ordonna Sevasta d’une voix grave, comme un coup de cloche.

La jeune fille se releva en titubant et se mit à courir aussi vite que ses jambes le lui permettaient. Sevasta attendit qu’elle disparaisse, puis s’approcha lentement de Brudan. Elle éclaira son visage un instant et vit la terreur dans ses yeux. Elle prenait un malin plaisir à le voir effrayé, mais elle devait en finir avant que quelqu’un n’arrive. Elle sortit le couteau accroché à la ceinture de l’homme – elle avait dû donner le sien aux gardes, comme tous les autres, mais Brudan était le genre d’homme qui se souciait d’avoir une arme avant même de se soucier de se nourrir –, elle défit sa ceinture et coupa les liens de son pantalon. Le couteau s’approcha lentement de son entrejambe et Sevasta savait ce qui devait lui passer par la tête. Et, en effet, la seule chose que le sortilège n’empêchait pas Brudan de faire était de se soulager dans son pantalon. Sevasta s’écarta jusqu’à ce qu’il ait fini, puis se remit au travail. Elle découpa ses pantalons en morceaux, coupa également le bas de sa chemise et le regarda un instant – l’obscurité ne la gênait plus – alors qu’il était collé au mur, en haillons, le membre pendu de manière ridicule.

Elle posa le couteau et forma ses mains en coupe. Quand elle sentit qu’elles étaient pleines d’eau, elle la jeta au visage et sur la tête de Brudan, encore et encore, jusqu’à ce que ses cheveux et sa barbe soient complètement mouillés. Elle reprit le couteau et coupa la moitié de la barbe de Brudan, celle de droite, et lui rasa les cheveux, ceux de la moitié opposée. L’eau était froide, et si elle avait eu du savon, elle ne l’aurait pas gaspillé pour lui, si bien qu’à la fin, quelques gouttes de sang s’ajoutaient à l’humidité sur son visage.

Elle recula d’un pas et regarda son travail. Elle regarda autour d’elle pour voir ce qu’elle pouvait faire d’autre, mais les Dasiens étaient trop soucieux pour laisser du fumier dans les rues du centre-ville. Elle entendit des bruits au loin et décida que cela suffisait. Le sortilège tiendrait jusqu’au lever du soleil et d’ici là, beaucoup auraient vu Brudan dans cet état et se seraient moqués de lui ou auraient pris peur. Avec un peu de chance, les éphores jugeraient qu’il n’était pas nécessaire qu’un homme ayant des liens évidents avec des forces impures se trouve dans le pays de Dasos.

Elle lui tourna le dos et s’engagea à grands pas dans la ruelle voisine. Tant de temps avait passé ! Elle se sentait plus vivante que jamais, elle se sentait jeune, forte, invincible. Elle avait envie de voler... NON !

La fièvre quitta son corps et la laissa épuisée. Elle rampa péniblement jusqu’à la salle de bain, réussit à franchir le mur et à grimper par la fenêtre. Elle passa le reste de la nuit assise sur le banc, la tête entre les mains, sans dormir, le corps secoué de frissons de *terreur* et de froid, Brudan presque oublié. Avant l’aube, elle était déjà dans la rue et, lorsque le soleil se leva et que la porte nord de la ville s’ouvrit, Sevasta fut parmi les premiers à la franchir. ■



TATIANA ȚÎBULEAC



TATIANA ȚÎBULEAC,
CÂND EȘTI FERICIT, LOVEȘTE PRIMUL
[QUAND TU ES HEUREUX,
ATTAQUE EN PREMIER],
ROMAN

ÉDITIONS CARTIER, 2025, 184 P.
ISBN: 9789975868822

TATIANA ȚÎBULEAC (née en 1978 à Chișinău, République de Moldavie) est une romancière de premier plan, dont les livres ont été primés, traduits et très bien accueillis par la critique et les lecteurs. Elle est diplômée de la Faculté de journalisme et des sciences de la communication de l'Université d'État de Moldavie et s'est fait connaître du grand public en 1995, lorsqu'elle a lancé la rubrique « Povești adevărate » [« Histoires vraies »] dans le quotidien *Flux*. À partir de 1999, elle a fait partie de l'équipe de PRO-TV Chișinău en tant que reporter, rédactrice et présentatrice de journaux télévisés. Elle vit actuellement à Paris. Elle a fait ses débuts en 2014 avec *Fabule moderne [Fables modernes]* (éditions Urma Ta, Chișinău, 2014 ; 2^e éd., éditions Libris Editorial, Brașov, 2016). Mais c'est son deuxième livre, le roman *Vara în care mama a avut ochii verzi [L'été où maman avait les yeux verts]* (éditions Cartier, 2017), qui lui a valu succès et notoriété en tant qu'écrivaine, ainsi que de nombreux prix : le Prix de l'Union des écrivains de la République de Moldavie (2017), le Prix du magazine *Observator cultural* et le Prix « Observator Lyceum » (2018). Le roman a été publié en français, espagnol, norvégien, allemand, slovène, slovaque, galicien, catalan, polonais et finnois. *Grădina de sticlă [Le Jardin de verre]*, deuxième roman de Tatiana Țîbuleac, publié en 2018 aux éditions Cartier, a reçu le Prix de littérature de l'Union européenne (2019). Il a été traduit en français, allemand, espagnol, bulgare, norvégien, slovène, polonais, grec, croate, albanais, tchèque et néerlandais. ■

Synopsis

Când ești fericit, lovește primul [*Quand tu es heureux, attaque en premier*] est un livre sur l'échec, la mémoire et l'exil, qui met en scène Mila, une immigrante originaire de Moldavie, et les épreuves passées et présentes qui l'ont marquée. Le récit oscille entre le présent et le passé, tentant de retracer un parcours où ses anciennes valeurs et ses rêves se sont révélés être un échec. Fille d'un philologue aussi exigeant que bohème et négligent envers sa propre famille, Mila étudie avec acharnement et finit par enseigner le français à l'université de Chișinău. Parce qu'elle veut une vie meilleure, mais aussi rester aux côtés de ses deux amis partis en France, elle émigre elle aussi, mais au lieu d'une carrière consacrée à la littérature, elle finit par faire les travaux les plus épuisants et les plus humbles : le ménage et les soins aux autres. Des années plus tard, elle devient alcoolique et, tout en essayant de vaincre sa dépendance, elle repense à son passé : son enfance à Chișinău, la mort de sa mère, la figure de son père, son amitié d'enfance avec Malik, son premier amour, et l'apparition d'une autre fille, qui va les lier tous les trois dans un triangle impossible, rappelant *Les Rêveurs* de Bertolucci. Le livre comporte des passages difficiles, notamment lorsqu'il aborde la violence des années 90 en République de Moldavie, mais aussi la vie pleine d'humiliations d'une jeune intellectuelle à Paris, où elle devient aide-soignante. Il y a cependant aussi des zones lumineuses, des pans d'un monde où la générosité était possible malgré la pauvreté, où les principes pouvaient éclairer toute une vie de difficultés, et où la noblesse était une réalité garantie par ce que l'on savait faire. La figure du père, dont le destin tragique rayonne dans tous les replis de l'histoire, occupe une place centrale dans ce roman sur les illusions perdues, les amours impossibles et le pardon. ■

Extrait

Je regarde la vieille femme qui boit de l'eau et j'ai envie de vin. Je regarde le ventre de la femme enceinte et je le vois rempli de vin. Je vois que le train n'arrive pas et j'ai envie qu'il arrive. Hier soir, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai tout raconté à Fima. Pas pour avoir des conseils, bien sûr, mais pour savoir que quelqu'un d'autre est au courant. De toute façon, Fima ne me comprend pas et rien de ce qu'elle me dit n'a de sens pour moi. La vie après la mort, les ragots, le péché. Un ange déchu qui verse de la poix brûlante sur la gorge des ivrognes. Elle, parce qu'elle est croyante, se voit déjà vivre dans un autre monde avec ses saints, leurs chants, se délectant de la récompense pour toutes les bonnes actions qu'elle n'a pas encore accomplies. Mais moi, je n'aurai jamais d'autre vie et je ne l'attends pas non plus.

Je veux vivre comme je le mérite. Mettre en pratique ce que j'ai appris, bien manger et pouvoir dormir au moins le dimanche, au moins jusqu'à midi. J'aimerais avoir moi aussi de longs week-ends et des vacances. Me vernir les ongles en rouge carmin et aller à la mer avec un homme en bonne santé, qui n'a pas besoin d'être poussé dans un fauteuil roulant ou frappé entre les omoplates. Un homme qui me regarde et qui désire ce qu'il voit. Mais comme je n'ai rien de ce qui aurait dû m'appartenir, j'avais au moins l'alcool qui me transportait à travers toute cette noirceur comme sur un long pont, vers des fenêtres de lumière, où j'avais des parents, où Malik était à moi, où nous deux nous nous appelions par nos prénoms, et maintenant je n'ai même plus cela.

« Donne-toi une gifle et ça passera », m'a conseillé Fima, « c'est comme ça que sont mortes ma mère, ma sœur et ma grand-mère, c'est comme ça que meurent toutes les femmes qui boivent, mais qui le cachent. Elles meurent seules et pisseuses, sans dents et sans famille, enterrées par des étrangers qui prennent leur maison en échange du cercueil, leurs robes à la place des offrandes, qui leur enlèvent même les œufs sous la couveuse, souviens-toi de ça, les œufs sous la couveuse. »

Après la mort de ma mère, mon père a obtenu un studio de la rédaction et nous avons déménagé tous les deux à la périphérie de la ville. Jusque-là, nous vivions dans un foyer pour familles, dont je ne me souviens pas beaucoup de choses. Ses robes, ses cravates, mes angines et le dernier réveillon avec un sapin si touffu qu'il a bloqué pendant trois mois la seule fenêtre de la chambre. Nous avons décoré le sapin à tour de rôle. J'ai accroché les boules, ma mère a modelé des boules de coton et les a disposées en guirlande. Je n'ai pas trouvé d'étoile, mais j'ai récupéré une couronne en plastique provenant d'un de mes spectacles en matinée, je l'ai placée au sommet et ça a marché.

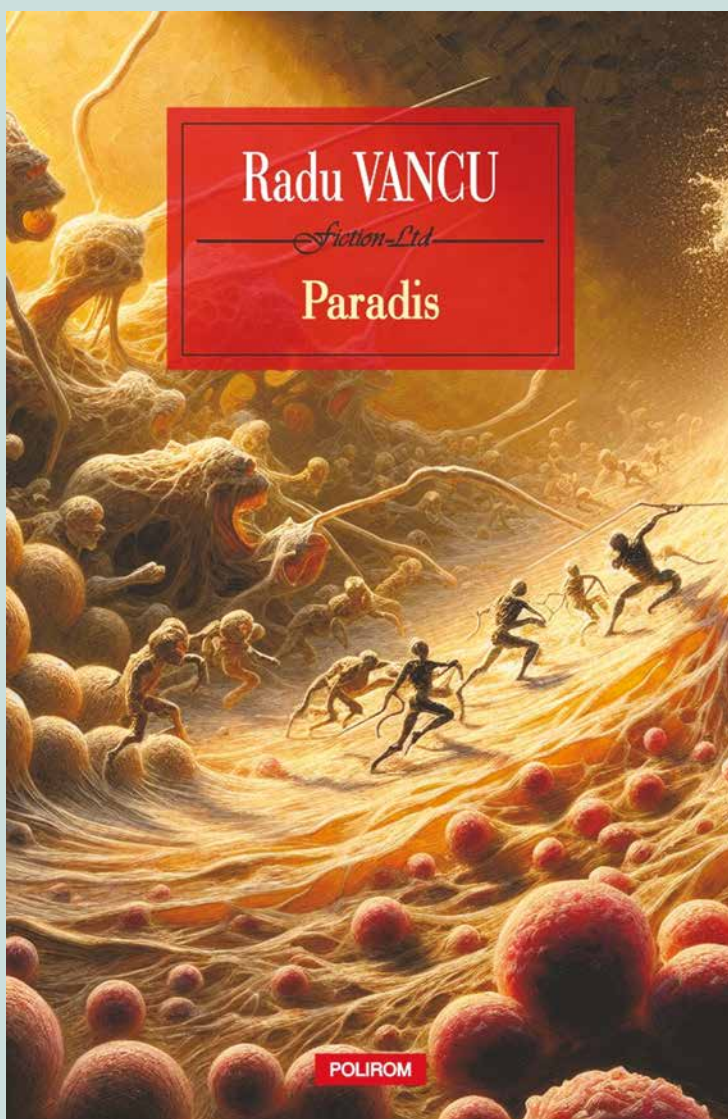
Il venait juste de rentrer d'un voyage. Une coopérative agricole, une exploitation forestière, quelque chose comme ça, d'où il avait rapporté des oreilles de porc, des noix et des pruneaux secs. Je ne sais pas exactement quand ils ont commencé à se disputer, je sais seulement qu'ils ont parlé d'impossibilités et de choses immuables, puis ils sont sortis dans le couloir, où ma mère a commencé à l'accuser. Elle lui reprochait de ne rien faire à la maison, comme si nous n'existions pas. « Toujours avec tes amis, une bande de vauriens, qu'ils aillent tous au diable ! », criait-elle. « Opportunisme, conduite d'épouse, ton bouffon », répondait-il. Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il perde patience et passe à un autre ton, celui d'un homme contraint d'épouser une femme facile : « Je t'en prie, arrête, il n'y a pas lieu de déranger les voisins. »

Quand ils sont revenus dans la chambre, ma mère a pris les oreilles de porc et est allée les faire bouillir dans la cuisine commune, et lui a fait semblant d'être enthousiaste et m'a proposé de fabriquer des décorations de Noël avec des noix et des pruneaux secs. Nous les avons attachés deux par deux avec un fil à coudre, nous les avons appelés « prunonoix » et nous les avons accrochés aux aiguilles libres. Je me souviens que, pendant que nous décorions le sapin, il a récité de nombreux poèmes d'Eminescu, de Blok et un poème de Rilke, qu'il n'a pas récité de mémoire, mais qu'il a dû chercher, embarrassé, dans ses livres imprimés sur des feuilles de cigarette. Je le voyais malheureux. Il voulait être ailleurs, avec d'autres personnes, faire autre chose. Mais on pouvait en dire autant de n'importe qui dans notre famille. ■



© Cristian Șuțu

RADU VANCU



RADU VANCU,
PARADIS,
ROMAN

ÉDITIONS POLIROM, 2025, 736 P.
ISBN: 9786303441634

RADU VANCU (né en 1978 à Sibiu) est professeur à la Faculté des lettres et des arts de l'Université « Lucian Blaga » de Sibiu, rédacteur en chef de la revue *Transilvania* et rédacteur de la revue *Poesis Internațional*. Entre 2019 et 2023, il a été président de PEN Roumanie. Il a coordonné la section roumaine du site Poetry International. Depuis 2002, il a publié neuf recueils de poésie, pour lesquels il a reçu plusieurs prix. Ses poèmes ont été traduits dans une vingtaine de langues et publiés tant dans des anthologies et des revues que dans des recueils individuels. Il a également publié les romans *Transparența* [*Transparence*] (1^{ère} éd., éditions Humanitas, 2018 ; Prix national de prose du journal *Ziarul de Iași*, 2019, et le Prix des lycéens pour le livre le plus apprécié, FILIT, 2019) et *Paradis* (éditions Polirom, 2025), trois volumes de journaux intimes (2017, 2021, 2024), deux livres pour enfants (*Regele Piticuț* [*Le roi nain*] et *Fratele fraților răătăcitori* [*Le frère des frères prodigues*], tous deux publiés aux éditions Cartier) et un recueil de textes civiques. Il est le traducteur de l'édition roumaine des œuvres d'Ezra Pound coordonnée par H.-R. Patapievici aux éditions Humanitas. Ses publications universitaires comprennent deux essais sur Mihai Eminescu et Mircea Ivănescu et un volume axé sur la relation entre la modernité poétique et l'humain, *Elegie pentru uman* [*Élégie pour l'humain*] (éditions Humanitas, 2016). Il a réalisé plusieurs anthologies de poésie, seul ou en collaboration avec Mircea Ivănescu, Claudiu Komartin et Marius Chivu. Depuis 2013, il est le président du Festival international de poésie de Sibiu « Poets in Transilvania ».

Synopsis

Paradis est un roman ample, aux multiples facettes, dont le titre est antiphrastique : au lieu du paradis dantesque, le livre de Radu Vancu propose une descente dans un univers dystopique, un enfer technologique à l'entrée duquel les survivants d'un monde détruit ont été contraints d'abandonner tout espoir. Nous sommes en 2039, et les satellites de Musk illuminent le ciel au-dessus d'un monde bloqué dans un présent continu, dans un paradis technologique qui est la seule capsule dans laquelle les derniers survivants de l'humanité peuvent poursuivre leur existence, à condition de renoncer à l'espoir, à la nostalgie et à tout contact tactile. Ce scénario s'est imposé après que l'humanité a été détruite par la pandémie de coronavirus, et que ceux qui ont survécu ont été condamnés à une répétition aveugle, en l'absence de tout horizon autre que la perpétuation de la vie grâce aux anges biotechnologiques qui remplacent leurs organes malades. Le récit de cette fin du monde est raconté par le personnage principal, le professeur d'université Alexandru Tarcea (Ducu), qui médite sur la nature humaine et son habitat disparu, tout en se remémorant des souvenirs avec sa bien-aimée disparue, Camille Suzay, une Française charmante, rédactrice en chef à Radio France Internationale Sibiu et lectrice de français à la Faculté des lettres. La voix de Ducu révèle aux lecteurs, d'un chapitre à l'autre – les chapitres sont appelés « chants » dans une succession de références à Dante et Pound – la beauté du monde disparu, où l'amour faisait encore bouger le ciel et les étoiles, les atrocités de ce même monde, le deuil de l'être aimé disparu, le rôle crucial de la mémoire dans la définition de l'humain et l'impossibilité d'une mécanique de survie en l'absence de l'espoir. Le livre est à la fois un roman dystopique, un roman d'amour, un roman universitaire, une littérature spéculative à la lisière du cyberspace, une méditation sur les innombrables fins du monde inscrites dans le palimpseste de l'histoire et un immense hypertexte, saturé de commentaires et de références littéraires. Le noyau qui coagule toute la construction romanesque est la notion d'humain et ce qui confère continuité à celui-ci, malgré son expulsion dans une forme d'immortalité infernale, contrôlée par l'intelligence artificielle. ■

Extrait

Ceux qui sont restés sur place ont survécu. C'est complètement contre-intuitif, mais c'est ce qui s'est passé. En ce qui me concerne, je suis resté sur place pour mourir. Après avoir raccroché, la discussion finie avec le prêtre qui m'avait appelé près de ton cercueil, j'ai su que je devais mourir le plus vite possible. Il n'y avait pas de meilleur endroit pour assurer ma mort qu'un camp de quarantaine. Et il n'y avait pas de mort plus à point que la tienne. J'ai donc attendu patiemment son retour. Personne n'est venu là-bas, tout le monde a évité Cîsnădioara, comme ils évitaient tous les centres de quarantaine. À l'exception de la mort, bien sûr. Elle ne les a pas évités, mais elle m'a évité moi.

Elle a refusé d'entrer dans la maison d'où tu es sortie.

Elle a refusé de tuer quelqu'un d'autre dans la maison où elle t'avait tuée.

15

Humanity Enhancement Project.

– Nous construirons une humanité meilleure si nous avons de meilleurs corps.

Quand il nous a envoyé le message dans lequel il prononçait cette phrase, Musk était le premier d'entre nous à s'être épilé définitivement ; son crâne brillait d'un éclat messianique et apaisant.

– Nous aurons de meilleurs corps, peut-être même immortels. Nous construirons, le moment venu, une humanité meilleure, peut-être même immortelle.

Les anges de la biotechnologie nous ont apporté les dons de Musk : prothèses cybernétiques, organes artificiels, transfert cytoplasmique, thérapie génique, implants neuronaux, bio-impression 3D, nanomédecine, nootropiques.

– Nous aurons des cerveaux grâce auxquels nous pourrons nous connecter les uns aux autres, nous pourrons transférer nos sentiments et nos souvenirs.

C'est là qu'il s'est trompé – et il a honnêtement admis, dans un autre message, qu'il s'était trompé : le téléchargement de l'esprit s'est avéré impossible. Ou, plus précisément, « cela ne s'est pas avéré possible pour le moment ». De même, l'installation d'exocortex – « nous avons constaté que, pour l'instant, cela ne s'avère pas possible, même dans des conditions de laboratoire ».

– Nous avons nos anciens cerveaux dans des corps immortels.

16

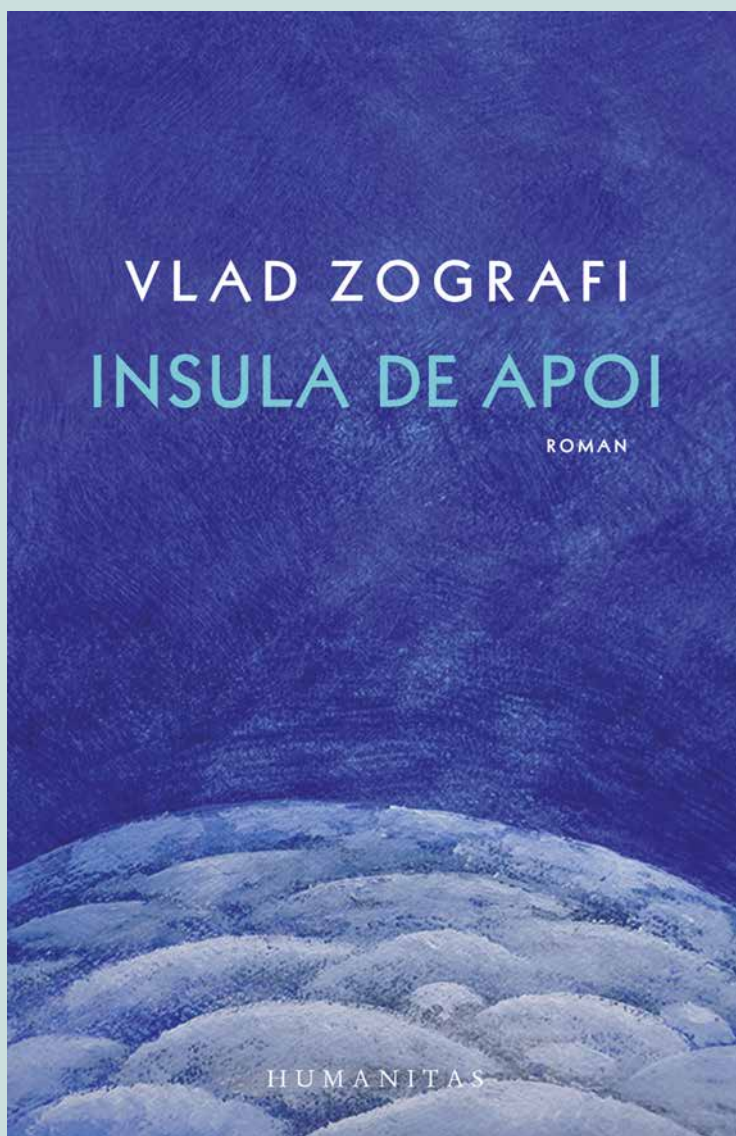
Humanity Enhancement Project. HEP. Je n'aimais pas cet acronyme – il me rappelait trop le NEP de Lénine et le LEP du CERN à Genève, des expériences ratées qui avaient chacune à sa manière tenté de changer radicalement le monde.

Je craignais que le HEP ne soit qu'un autre nom à ajouter à cette liste d'échecs. De plus, il semblait être une forme scientifique de camouflage de l'espoir – le péché capital dans le Nouveau Monde de Musk. Mais j'ai gardé mes remarques pour moi, enfermées dans mon cerveau amélioré par les nootropiques. Pour Teuța, les références à l'Ancien Monde n'auraient rien signifié, pour Tetea, le sarcasme à l'égard du Nouveau Monde aurait pu être considéré comme un crime, au sens technique du terme.

NHN nous envoyait chaque année un rapport sur les changements opérés dans notre corps. Lorsque j'ai constaté pour la première fois que, dans la composition de mon nouveau corps, outre le plastique et le platine, je possédais également des matières telles que l'or, l'argent, le bronze et la céramique, j'ai souri – je me suis souvenu de la composition du Vieillard de Crète chez Dante, qui, caché dans une immense grotte à l'intérieur du mont Ida, sur l'île de Crète, pleure sans cesse et alimente de ses larmes les rivières de l'Enfer. Il Veglio di Creta, comme l'appelle Dante, a la tête en or, la poitrine et les bras en argent, le ventre en bronze, une jambe en fer et l'autre en argile ; pour le lecteur médiéval, cela signifiait que le corps du Vieillard était le corps même de l'Histoire, dans son déclin continu depuis l'Âge d'Or jusqu'à l'Âge de Fer. L'Enfer était constitué des larmes de l'Histoire, de l'accumulation continue des souffrances du passé ; ce qui était une manière détournée de dire que l'Enfer, c'est nous. ■



VLAD ZOGRAFI



VLAD ZOGRAFI,
INSULA DE APOI
[L'ÎLE D'APRÈS],
ROMAN

ÉDITIONS HUMANITAS, 2025, 372 P.
ISBN: 9789735087821

VLAD ZOGRAFI (né en 1960) est une figure de proue de la dramaturgie et de la prose contemporaines, un auteur au profil tout à fait particulier, ayant suivi une formation de très haut niveau dans les sciences exactes. Il a étudié la physique à l'Université de Bucarest et a obtenu en 1994 un doctorat en physique atomique à l'Université Paris XI, Orsay. Depuis 1990, année de ses débuts littéraires, il a publié des œuvres en prose (*Genunchiul stâng sau genunchiul drept* [Le genou gauche ou le genou droit], 1993, et *Omul nou* [L'homme nouveau], 1994), puis des pièces de théâtre : *Isabela, dragostea mea* [Isabela, mon amour] (1996, Prix de l'Union des écrivains), *Oedip la Delphi* [Œdipe à Delphes] (1997), *Regele și cadavrul* [Le Roi et le cadavre] (1998), *Viitorul e maculatură* [L'avenir est du papier mâché] (1999, Prix de l'Union des écrivains), *America și acustica* [L'Amérique et l'acoustique] (2007, Prix de l'Union des écrivains), *Petru* (2007, contenant des versions révisées de pièces publiées précédemment), *Toate mințile tale* [Toutes tes pensées] (2011). *Petru* a été la première pièce de théâtre roumaine mise en scène après 1989 au Théâtre Bulandra, et le spectacle (mis en scène par Cătălina Buzoianu) a été invité à la Biennale de Bonn en 1998. En 2012, il a publié l'essai *Infinitul dinăuntru. Șase povestiri despre om, societate și istorie* [L'infini de l'intérieur. Six histoires sur l'homme, la société et l'histoire]. En 2016, il a publié le roman *Efectele secundare ale vieții* [Les effets secondaires de la vie] (prix Observator Lyceum, 2017), paru en tchèque (traduction de Jiří Našinec, éditions Havran, Prague, 2019) et en serbe (traduction de Đura Miočinović, éditions Književna radionica Rašić, Belgrade, 2020). Il a ensuite publié trois autres romans : *Șapte octombrie* [Sept octobre] (2018), *Supraviețuire* [Survie] (2021) et *Insula de apoi* [L'île d'après] (2025). ■

Synopsis

Insula de apoi [L'île d'après] est un roman dans lequel les enjeux du réalisme rivalisent avec ceux de la prose spéculative, de l'interrogation philosophique. La question majeure que chacun des protagonistes de ce récit polyphonique finit par se poser concerne l'existence du sens, d'une continuité salvatrice, qui se décline finalement sous la forme de l'existence de la vie après la mort. Le titre fait référence à cette possibilité, mais aussi à une vision partagée par un groupe de personnages, une sorte de secte d'illuminés dotés de pouvoirs paranormaux. Issus de différentes couches sociales, les membres du groupe ont en commun le fait de pouvoir voir une île cachée à la vue des autres, un lieu où les âmes se rendent après la mort, sur le chemin de l'éternité. Le roman se déroule dans le Bucarest d'aujourd'hui et met en scène des personnages très divers qui interagissent à un moment donné les uns avec les autres, mais qui sont surtout suivis tout au long de leurs parcours individuels. Parmi la galerie de personnages, on distingue Paul Fabian, ancien professeur d'histoire devenu rédacteur publicitaire démotivé à l'agence de publicité Crocodil, Elena, l'épouse raffinée et aliénée d'un ancien grand footballeur, Costel Duță, aujourd'hui star de télévision, sa mère, propriétaire d'un magasin d'antiquités et ancienne scénographe, les collègues de Crocodil et, bien sûr, les membres de la secte qui visualisent l'île et tentent d'apprendre tout ce qu'ils peuvent sur la vie des âmes après la mort. Le récit, où le réalisme envahissant alterne avec des plongées dans le fantastique, laisse place à l'observation sociale, à l'ironie, au commentaire philosophique, à l'humour, à une histoire d'amour et à des spéculations sur le paradoxe, qui se détache comme substance dominante dans le monde imaginé ici par Vlad Zografi. ■

Extrait

« Nous vivons des temps difficiles, monsieur, c'est la vérité. Des politiciens corrompus, prêts à vendre leur mère, ne nous racontent que des mensonges, se sont enrichis, se sont construits des palais, se disputent entre eux pour la forme, comme on dit, les corbeaux ne s'arrachent pas les yeux, le chien ne quitte pas la boucherie de son plein gré, n'est-ce pas ? Bien sûr. Sans parler des juges, je connais un cas de restitution, si vous le saviez, vous seriez horrifié, ou des escrocs de la mairie, ou des fonctionnaires des ministères. Des voleurs, monsieur. Sans parler de la police qui est de mèche avec les mafieux. À qui peut-on encore faire confiance ? » Le coiffeur soupira, mêlant sa déception à l'effort qu'il faisait pour se mettre sur la pointe des pieds. « Laissez tomber, ce n'est pas le paradis sur terre non plus à l'étranger. J'ai un fils qui est parti en France, il travaille toute la journée, le pauvre, il arrive à peine à mettre un peu d'argent de côté, car là-bas aussi les prix ont augmenté, sans compter les problèmes avec les immigrés. Sans parler des États-Unis, mon beau-frère est chauffeur de taxi à Chicago, il m'a dit que là-bas, la crise est encore plus grave. Normal, car les États-Unis sont plus grands. Dans quel pays est-on bien, monsieur ? Où ? Nulle part. La fin du monde approche, écoutez-moi, l'Apocalypse, exactement comme il est écrit dans la Bible, car celui qui l'a écrite n'était pas stupide, il savait tout à l'avance, nous n'avons pas su lire les signes. Que pouvons-nous faire maintenant ? » Paul haussa les sourcils en guise de réponse et continua à passer en revue ses grimaces. Finalement, lassé de son visage, il se mit à regarder la rue – uniquement dans le miroir, renonçant à la comparer à la rue réelle, pour ne pas bouger la tête. Une fois la coupe terminée, le coiffeur soupira à nouveau. « Ça arrive, monsieur, qu'est-ce que je dis ? C'est déjà arrivé, c'est là, vous avez tous les signes, il faudrait être aveugle pour ne pas les voir. » Quand la serviette serrée autour de son cou fut dénouée, Paul rencontra son reflet : pendant un instant, il avait inconsciemment pris une expression difficile à reproduire. La coupe n'était ni brillante, ni catastrophique, elle ressemblait probablement à celle qu'il avait d'habitude après avoir confié sa chevelure aux mains des coiffeurs, mais, ne voulant pas décevoir le messager de l'Apocalypse qui secouait la serviette, il dit qu'il était satisfait. Il alla payer à la caisse, puis glissa trente lei dans la poche de la blouse du coiffeur. En se dirigeant vers la porte, il se demanda si ce n'était pas trop peu, alors il revint sur ses pas et glissa deux autres billets de dix lei dans sa poche. Il regardait les touffes de cheveux éparpillées sur le sol, ses cheveux gris, d'un blond foncé, dans lesquels il découvrait quelques mèches plus claires. « Vous désirez autre chose ? » « Non », répondit Paul. Et il sortit dans la rue.

Ses méditations se concentraient sur la cacophonie universelle. Publicités stridentes, bombardement visuel, bruit, agitation, chaos, infantilisation, confusion, films fantastiques et d'horreur, obsession du naturel, obsession de l'intelligence artificielle, obsession de l'estime de soi, chœurs dissonants des psychothérapeutes et des nutritionnistes, agressivité, manipulation, désinformation, assaut des théories du complot, des gens qui n'ont aucune idée du monde dans lequel ils vivent, des gens qui croient que la Terre est plate, la diversification des espèces de fous, le délire collectif – les preuves étaient claires. Mais c'est précisément parce qu'elles étaient claires que le démon de la contradiction s'est réveillé en Paul. Il devrait tout de même y avoir un sens à toute cette confusion, lui murmura le démon, quelque chose d'inattendu, d'insoupçonné, de simple, une explosion de lumière, un éclair apparu à l'improviste dans le ciel, un son pur. Et alors, il aperçut devant lui, à une grande distance, une femme en robe bordeaux, aux longs cheveux. Vue de dos, elle lui sembla être Camelia. Abandonnant ses méditations sur la cacophonie universelle et l'idée d'un sens possible, dont il ne savait plus si celle-ci venait vraiment du démon de la contradiction ou s'il s'agissait d'un espoir naïf, Paul se mit à suivre la femme en robe bordeaux. ■



TPS & PUBLISHING ROMANIA



Le Centre National du Livre fait partie de l'Institut Culturel Roumain depuis 2007. Il soutient la traduction et la promotion de la littérature roumaine à l'étranger, par ses programmes : **TPS** et **PUBLISHING ROMANIA**. Le Centre National du Livre dirige la participation de la Roumanie aux foires internationales du livre, organise des réunions avec les éditeurs étrangers, des rencontres entre les auteurs et les traducteurs, et assure la présence des écrivains roumains aux événements culturels internationaux.

TPS – Translation and Publication Support Programme

Lancé en 2006, le programme d'aide à la traduction et à la publication TPS se propose de faciliter l'accès du public étranger à la culture roumaine et de soutenir la présence des auteurs roumains sur les marchés éditoriaux internationaux. L'aide financière couvre les frais de traduction (et d'édition, selon le cas).

Le TPS soutient la traduction et la publication dans le monde entier des œuvres représentatives de la culture roumaine, s'inscrivant dans les domaines de la littérature, des arts et des sciences humaines et sociales.

Objectifs :

- *promouvoir le dialogue culturel ainsi que la diffusion de la culture et de la civilisation roumaines dans le monde entier*
- *soutenir la traduction des œuvres littéraires roumaines dans l'espace culturel européen et international*

Seules les demandes de subvention TPS formulées par les maisons d'édition (privées ou publiques) enregistrées hors du territoire de l'État roumain seront considérées comme éligibles.

Type et montant de l'aide accordée

Le TPS accordera aux maisons d'édition une aide couvrant jusqu'à 100% des coûts de traduction (sans pourtant dépasser 12 000 euros) et, dans certains cas, une aide couvrant jusqu'à 50% des coûts d'édition (impression, mise en page, design, rédaction, reliure, etc.), mais sans dépasser 3.000 euros. Pour les maisons d'éditions qui sollicitent une aide couvrant seulement les frais d'édition, TPS peut octroyer un montant de maximum 9.000 euros de coûts éligibles. Le montant total accordé sera établi suite à l'évaluation des dossiers de candidature.

Le TPS ne s'engage pas à financer :

- *des ouvrages qui ne sont pas d'auteurs roumains*
- *des frais de promotion et de distribution*
- *des cours universitaires, des volumes collectifs contenant des textes présentés lors des congrès ou des conférences*
- *des volumes distribués gratuitement*
- *des magazines ou des journaux*
- *des volumes déjà publiés à la date de la demande de financement par le TPS*
- *des guides*
- *des tirages inférieurs à 500 exemplaires*
- *des frais institutionnels, y compris les dépenses administratives, des paiements de déficit budgétaire, des salaires, ou d'autres paiements courants de la maison d'édition*

L'évaluation des dossiers prend en considération : la qualité de l'ouvrage en question ; l'activité de la maison d'édition, le plan de distribution et la stratégie de la promotion ; l'expérience du traducteur ; l'aide financière sollicitée par rapport au budget total prévu pour la publication et le tirage envisagé.

Délais de dépôt des dossiers

Pour plus d'informations sur les sessions concernant la candidature, veuillez consulter le site www.cennac.ro

Lancé en 2007, **PUBLISHING ROMANIA** est un programme de financement des projets éditoriaux dont le but est de promouvoir la culture roumaine à l'étranger. Ce programme comporte deux sections, chacune ayant des objectifs et des critères spécifiques de sélection des projets.

Première section :

Publication d'albums et de livres consacrés à la culture et à la civilisation roumaines

Ce programme propose aux éditeurs étrangers une aide financière pour la publication d'albums et de livres consacrés à la culture et à la civilisation roumaines. Son but est d'attirer l'intérêt des éditeurs étrangers sur les créations roumaines les plus significatives.

Conditions générales d'éligibilité

Les éditions et les institutions culturelles étrangères qui sollicitent de l'aide financière doivent proposer la publication des livres ou beaux-livres consacrés à la culture roumaine s'inscrivant dans un des domaines suivants : histoire, philosophie, histoire de l'art et de la culture, histoire de la littérature, patrimoine culturel, linguistique, monographies des auteurs roumains.

Coûts éligibles

L'aide accordée peut couvrir jusqu'à 75% des frais des droits d'auteur et de traduction, et des frais de publication (mise en page, travail photographique, couverture, rédaction, papier, typographie etc.), sans pourtant dépasser un total de 15.000 EUR par proposition de beaux-livres ou 7.500 EUR par proposition de livres. Pour que l'aide soit accordée, toute proposition de projet éditorial doit obtenir, suite à l'évaluation du dossier de candidature, au moins 60 points sur 100. Le montant de l'aide sera établi en fonction du budget total présenté par le candidat, détaillé pour chaque type de dépenses.

Le montant sera versé après réception, à l'Institut Culturel Roumain, des documents suivants de la part de l'éditeur :

- *le nombre d'exemplaires de l'ouvrage publié, tel qu'il est convenu dans le contrat de financement, indiquant sur la page de garde l'aide financière de l'Institut Culturel Roumain. En ce sens, l'éditeur est invité à consulter le manuel d'identité visuelle/logo ICR, disponible en ligne sur le site : www.cennac.ro*
- *factures, documents bancaires (relevés de compte) attestant le paiement effectué dans les délais mentionnés sur le contrat*

L'Institut Culturel Roumain ne s'engage à décompter aucun des paiements que l'éditeur aura fait avant que le contrat avec l'Institut Culturel Roumain ne soit signé, ou après le délai de publication du livre, prévu dans le contrat.

PUBLISHING ROMANIA ne s'engage pas à financer :

- *les tirages de moins de 500 exemplaires*
- *les éditeurs qui sollicitent le financement pour publier le même ouvrage en volumes séparés, en langues étrangères différentes*
- *les rééditions des ouvrages ayant déjà reçu une aide ICR*
- *les éditeurs qui ne réunissent pas les conditions générales d'éligibilité*
- *les coûts institutionnels concernant des frais administratifs, des paiements de déficits budgétaires, des salaires, d'autres paiements courants de la maison d'édition*
- *des frais de promotion et de distribution*
- *les ouvrages faisant l'objet d'un parti pris politique ou religieux*
- *les ouvrages promouvant la discrimination sexuelle, raciale, ou des convictions de nature à affecter les droits de l'homme*

L'aide financière sera accordée suite à l'évaluation et à la sélection, et tiendra compte de :

- *l'importance du sujet choisi et la qualité de l'ouvrage la notoriété au niveau national et international de la maison d'édition et de son expérience*
- *du plan de distribution et de la stratégie de promotion*
- *l'aide financière sollicitée par rapport au budget total prévu pour la publication de l'ouvrage*

ATTENTION : une maison d'édition ne peut proposer plus de 3 projets au cours de la même session.

Délais de candidature

Pour plus d'informations sur les sessions concernant la candidature, veuillez consulter le site www.cennac.ro

IMPORTANT : la date fixée pour la publication du livre sera au moins quatre mois après la date-limite annoncée pour le dépôt des demandes de financement. Le dossier de candidature doit contenir :

- *le formulaire d'inscription*
- *une copie des contrats de droit d'auteur conclus pour le texte, les images etc., traduits en anglais ou en roumain ; les droits de traduction ou, dans le cas d'un volume inédit, un exemplaire du contrat signé avec l'auteur*
- *le certificat d'enregistrement fiscal traduit en roumain ou en anglais par un traducteur assermenté*
- *le certificat d'attestation fiscale traduit en roumain ou en anglais par un traducteur assermenté*
- *présentations des auteurs participant à la réalisation du projet éditorial, en roumain ou en anglais*
- *un exemplaire d'un album ou d'un volume récemment publié, et le catalogue de la maison d'édition*

REMARQUE : Les dossiers de candidature transmis par e-mail ne sont pas admis. Les dossiers incomplets ou envoyés en dehors des délais fixés ne seront pas pris en considération et ne participeront pas au concours.

Contact : publishingromania@icr.ro ; www.cennac.ro ; www.icr.ro

Conditions finales : L'aide financière sera accordée par la Commission d'experts du PUBLISHING ROMANIA, suite à l'évaluation des dossiers de candidatures. La décision du jury ouvre la procédure de financement après avoir reçu l'accord du Comité Directeur de l'Institut Culturel Roumain. L'aide sera accordée à condition que l'éditeur déposant sa candidature accepte les termes du contrat de financement, y compris le terme stipulant la mention obligatoire de l'aide accordée par l'ICR sur la page de garde du livre.

Deuxième section :

Publication de suppléments, numéros thématiques ou revues d'études consacrés à la culture et à la civilisation roumaines

Ce programme propose aux éditeurs étrangers une aide financière pour la publication de suppléments, numéros thématiques ou revues d'études consacrés à la culture et à la civilisation roumaines. Son but est d'attirer l'intérêt des publications en langues étrangères sur la culture roumaine.

Conditions générales d'éligibilité

L'aide financière peut être demandée pour des revues culturelles, scientifiques et artistiques ou des revues d'études roumaines publiées à l'étranger, en langues étrangères.

Coûts éligibles

L'aide accordée peut couvrir jusqu'à 75% des frais des droits d'auteur et de traduction, et des frais de publication (mise en page, couverture, rédaction, papier, travail photographique, typographie), sans pourtant dépasser un total de 6.000 EUR. Pour que l'aide soit accordée, toute proposition de projet éditorial doit obtenir, suite à l'évaluation du dossier de candidature, au moins 60 points sur 100. Le montant de l'aide sera établi en fonction du budget total présenté par le candidat, détaillé pour chaque type de dépenses. Le montant sera versé après réception à l'Institut Culturel Roumain des documents suivants de la part de l'éditeur :

- *le nombre d'exemplaires de l'ouvrage publié, tel qu'il est convenu dans le contrat de financement, indiquant sur la page de garde l'aide financière de l'Institut Culturel Roumain. En ce sens, l'éditeur est invité à consulter le manuel d'identité visuelle/logo ICR, disponible en ligne sous <http://www.icr.ro/bucuresti/identitate-vizuala/>*
- *factures, documents bancaires (relevés de compte) attestant le paiement effectué dans les délais mentionnés sur le contrat*

L'Institut Culturel Roumain ne s'engage à décompter aucun des paiements que l'éditeur aura fait avant que le contrat avec l'Institut Culturel Roumain ne soit signé, ou après le délai de publication du livre, prévu dans le contrat.

PUBLISHING ROMANIA ne s'engage pas à financer :

- *des suppléments ou des numéros spéciaux qui ne réunissent pas les conditions générales d'éligibilité*
- *les coûts institutionnels concernant des frais administratifs, des paiements de déficits budgétaires, des salaires, d'autres paiements courants de la maison d'édition*
- *des frais de promotion et de distribution*
- *les ouvrages faisant l'objet d'un parti pris politique ou religieux*
- *les ouvrages promouvant la discrimination sexuelle, raciale, ou des convictions de nature à affecter les droits de l'homme*

L'aide financière sera accordée suite à l'évaluation et à la sélection, et tiendra compte de :

- *la qualité de la revue (notoriété de la publication au niveau national et international, expérience, cohérence et pertinence éditoriale)*
- *l'importance du numéro thématique/ le supplément pour la promotion internationale de la culture roumaine*
- *du plan de distribution et de la stratégie de promotion*
- *l'aide financière sollicitée par rapport au budget total prévu pour la publication de l'ouvrage*

Délais de candidature

Pour plus d'informations sur les sessions concernant la candidature, veuillez consulter le site www.cennac.ro

REMARQUE : Les éditeurs doivent présenter leurs demandes au minimum quatre mois avant la date prévue pour la publication de l'ouvrage.

